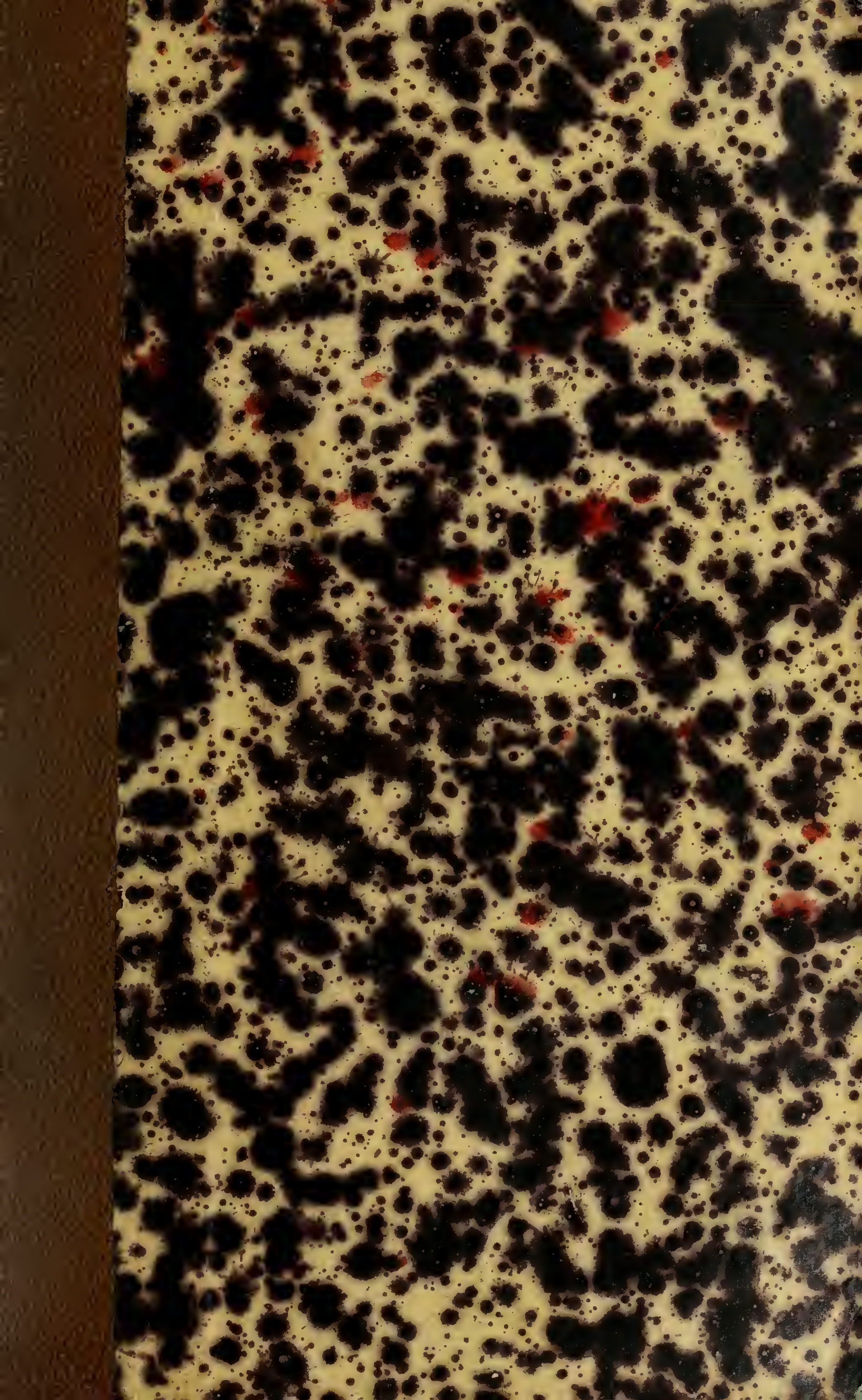


JADIS. - AUJOURD'HUI.

Nouvelles Publications à Prix net.

Dominique Mondo.

LA MORT D'UN ROI, roman historique, 2 vol. in-8. 0 fr.

G. Touchard-Lafosse.

LES REVERBERES, *Chroniques de Nuit du vieux et du nouveau Paris,* 6 vol in-8. 30
LE CAPORAL VERNER ET LE GENÉRAL GARNISON, 2 vol. in-8. 10
CHRONIQUES DES TUILLERIES ET DU LUXEMBOURG, 4 vol. in-8. 20
MÉMOIRES D'UN FROTTEUR, *suite des Chroniques des Tuilleries, sur la cour de Louis XVIII et de Charles X,* 2 vol. in-8. 10
MARTHE LA LYVONIENNE, 2 vol. in-8. 10
LE BOSQUET DE ROMAINVILLE, 2 vol. in-8. 10
RODOLPHE, ou **A MOI LA FORTUNE,** 2 vol. in-8. 10
LES AMOURS D'UN POÈTE, 2 vol. in-8. 10
LES JOLIES FILLES, 2 vol. in-8. 10

E.-L. Guérin.

MADAME DE PARABERE, 2 vol. in-8. 10
LES NUITS DE VERSAILLES, 4 vol. in-8. 20
LES SOIREES DE TRIANON, 2 vol. in-8. 10
LES DAMES DE LA COUR, 2 vol. in-8. 10
UNE DAME DE L'OPÉRA, 2 vol. in-8. 10
LA PRINCESSE LAMBALLE ET MADAME DE POLIGNAC, 2 vol. in-8. 10
LE MARQUIS DE BRUNOY, 2 vol. in-8. 10
LE TESTAMENT D'UN GUEUX, 2 vol. in-8. 10
UNE FILLE DU PEUPLE ET UNE DEMOISELLE DU MONDE, 2 vol. in-8. 10
LE MARI DE LA REINE, 2 vol. in-8. 10
LE SERGENT DE VILLE, 2 vol. in-8. 10
LES DEUX CARTOUCHES, 4 vol. in-12. 6
L'IMPRIMEUR ou **LES MAUVAIS CONSEILS,** 5 v. in-12. 7

Maximilien Perrin.

LE MARI DE LA COMÉDIENNE, 3 vol. in-8. 11
L'AMANT DE MA FEMME, 2 vol. in-8. 10
LA DEMOISELLE DE LA CONFRÉRIE, 2 vol. in-8. 10
LA SERVANTE MAITRESSE, 2 vol. in-8. 10
LA GRANDE DAME ET LA JEUNE FILLE, 2 vol. in-8. 10
LA FILLE DE L'INVALIDE, 2 vol. in-8. 10
LA FEMME ET LA MAITRESSE, 4 vol. in-12. 6
SOIRÉES D'UNE GRISETTE, 4 vol. in-12. 6

Auguste Ricard.

LA CHAUSSEE-D'ANTIN, ou **HISTOIRE DU MARQUIS DE SAINTE-SUZANNE,** 2 vol. in-8. 10
NI L'UN NI L'AUTRE, 2 vol. in-8. 10
LA STATUE DE LA VIERGE, 2 vol. in-8. 10
COMME ON GATE SA VIE, 5 vol. in-12. 7

E. Dépée, imprimeur à Sceaux.

JADIS

ET

AUJOURD'HUI

PAR

AUGUSTE RICARD

ET

LE B[on] DE BILDERBECK.

2

PARIS,

C. Lachapelle, éditeur,

RUE SAINT - JACQUES, 38.

—

1839.

XIX

Pendant que la discorde s'établissait ainsi dans le château de Nonancourt, les hôtes de la maisonnette d'Octavie n'étaient pas beaucoup plus tranquilles. Blessée jusqu'au fond de l'âme, madame Derval

avait d'abord essayé de vaincre sa passion pour Alfred; mais elle avait bientôt senti que cette tendresse était trop profonde et que la mort seule aurait le pouvoir de l'éteindre. Alors, elle s'était demandée en pleurant si cette mort ne serait pas un bienfait; et, pendant quelques jours, une pensée bien arrêtée de suicide s'était fixée dans son esprit malade. Les consolations du fidèle et infatigable Rolland, les souvenirs d'une éducation assez pieuse, qu'elle avait reçue dans sa jeunesse, vinrent à son secours et elle abandonna cette fatale résolution. Alfred qui, d'abord, et en vrai mari, avait pris en fort mauvaise part la mélancolie de sa femme, qu'il attribuait à du caprice, fut cruellement surpris un jour, lorsque Rolland, indigné lui dit d'une voix dure :

— Taisez-vous! mourez de honte! et,

quand la plus méritante des femmes pleure, demandez-vous quel bourreau la fait souffrir. Ce bourreau-là, monsieur, ce démon acharné après un ange, c'est vous!

Et, sans miséricorde aucune, Rolland avait raconté à Alfred les évènemens du bosquet, il lui avait expliqué comment madame Derval avait vu la petite Françoise dans les bras du ravisseur, du scélérat, de l'ogre, etc. Dans son desir de venger la femme qu'il aimait tant, il s'était étendu avec un soin cruellement minutieux sur la douleur de la triste Octavie; il avait compté ses sanglots, ses larmes et, pour dernier coup de pinceau, il avait appris à Alfred que sa femme avait voulu se donner la mort.

Derval, sans répondre un mot à l'inflexible narrateur, courut dans la chambre

de sa femme, il se jeta à ses genoux, et avec une chaleur, une fougue qui entraînèrent la tendre Octavie, il avait demandé et obtenu son pardon.

Roland alors se frotta les mains. Il lui importait assez peu qu'Alfred fût heureux ou malheureux; mais il était ravi, parce que madame Derval, ayant pardonné, allait de nouveau vivre et prospérer à l'ombre de cet amour d'Alfred, sans lequel la vie n'était pas possible pour elle. Roland n'aimait Alfred que pour le bonheur que celui-ci donnait à Octavie. Il eût couru au bout du monde chercher son ami pour le rendre à celle qui en avait besoin pour vivre. Tel était l'homme que le Limousin, d'accord avec Paris, donnait pour amant à madame Derval.

Pendant ce temps-là, Françoise, fidèle

à sa parole, était devenue aimable avec Mathieu Souillac, toujours caché dans la chaumière, et elle évitait Alfred comme on évite le loup. Mais elle recevait avec bien de la joie les visites d'Octavie, qui, quelquefois, appuyée sur le bras de Roland, allait causer avec la mère Cressac.

L'aimable et noble visage de madame Derval, sa voix mélodieuse, son regard dans lequel une âme généreuse et élevée se reflétait, ne tardèrent pas à captiver la tante et la nièce.

Un jour, entraînées par l'ascendant de cette femme qui leur semblait être un bon ange pour elles, la mère Cressac et Françoise se laissèrent aller à la confidence du triste sort de Mathieu Souillac, et Roland, qui avait retrouvé dans le général commandant la division, à Tulle, un compatriote, avait fait tout de suite des démar-

ches près de lui dans l'intérêt du conscrit réfractaire, en se gardant bien, cependant, d'indiquer le lieu de sa retraite. Le général avait promis de tirer Mathieu du mauvais pas où il s'était mis, et la joie avait reparu dans la chaumière. Telle avait été la position de tous les personnages de cette histoire jusqu'au jour où Caroline Bernard abandonnait le château de Nonancourt, malgré les approches d'une bourrasque qui promettait de désoler le pays à plusieurs lieues à la ronde.

Ce jour même, madame Derval avait été forcée de se rendre à Tulle pour y décider avec plusieurs dames de la contrée qui, comme elle, quoique avec moins de sincérité, s'occupaient des indigens, de l'emploi de quelques fonds produits de la charité publique.

On s'était réuni chez la plus riche, et

par conséquent la plus influente de toutes. Dans les premiers momens qui suivirent son entrée, Octavie ne s'occupa que des pauvres, dont elle était la mère, malheureusement peu fortunée. Puis, ces soins pieux une fois remplis, elle vit que l'assistance affectait de la tenir à distance, et de l'isoler avec un superbe mépris. Octavie, femme du monde, et douée d'un admirable sang-froid quand son amour pour Derval n'était pas en jeu, n'eut qu'un très médiocre chagrin de ce dédain qu'on lui montrait. La vérité historique nous force même de rapporter que l'objet de cette réprobation générale se sentit une violente envie de rire.

Ensuite, et par un sentiment naturel, elle se demanda pourquoi on la traitait ainsi?

Après un moment de réflexion, Octa-

vie crut trouver enfin la raison qui rendait ces dames si impertinentes à son égard. Elle se rappela que tous ces manoirs, épars dans la campagne, sous le ciel pauvre et triste du Limousin, étaient habités par des familles nobles, ou qui, à la longue, avaient fini par se croire nobles, à cause du nom en *ac*, et à plusieurs syllabes, que leurs aïeux leur avaient transmis. Le moyen, je vous prie, de ne pas se croire noble quand on s'appelle Riberac, Souillac, Montagnac, Cressensac, Blagnac, Meimac, Sussac et Champagnac!... Malgré soi on se croit descendu en ligne très directe des seigneurs limousins qui, jadis, prenaient parti tantôt pour la Guyenne anglaise, tantôt pour le roi de France; on aime à se persuader, qu'avec un nom aussi harmonieusement historique, on a eu un très-arrière grand-père, le

pot en tête et la dague au côté dans l'armée du prince de Galles, ou dans celle du roi Jean.

Octavie, bonne et indulgente, pardonnait toutes les faiblesses humaines, et elle ne voulut aucun mal aux dames limousines qui méprisaient son nom bourgeois.

Pendant près d'une heure elle supporta une foule de dédains provinciaux avec un admirable sang-froid, et elle était belle à voir, l'indulgente et noble femme, s'efforçant, au milieu de ces cruelles dames départementales, de ne pas voir les insolences dont elle était l'objet.

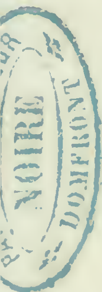
Mais, comme dit Odry, Arnal, Alcide Tousez, ou quelque autre grand philosophe de l'époque, une femme est toujours une femme. En d'autres termes, on trouve, même au fond du Limousin, de la généro-

sité, de la grandeur d'âme sous le corset et sous le cotillon.

L'une des dames assemblées pour le bien des pauvres s'irrita de la persévérance avec laquelle la pauvre Octavie était insultée, et s'approchant d'elle, au risque de fâcher l'assistance, elle l'accabla de prévenances, s'efforçant de détourner les traits lancés contre elle, et mettant entre sa protégée et les assaillantes l'égide de son nom et de sa renommée qui était sans tache.

Mais il est prouvé, depuis la naissance du monde, qu'il serait plus facile d'arrêter la colère de mille démons que celle de vingt femmes. Les dames limousines, au lieu d'être désarmées par les efforts de leur aimable compatriote, devinrent plus acharnées encore en la voyant passer dans le camp ennemi. Bientôt Octavie, que

l'on ménageait d'abord, dans la timidité d'une première attaque, n'eut plus à se méprendre sur la cause de cette réprobation générale... Les mots de *mari trompé*, de *Rolland*, de *scène scandaleuse dans un bosquet*, frappèrent son oreille, et elle comprit, en même temps, que devant certaines personnes il y avait des causes impossibles à défendre. Elle courba la tête devant cette nouvelle infortune, et prétextant une violente migraine, cette bonne ressource de tous les temps, elle quitta l'assemblée, affectant un calme qui était bien loin de son cœur.



Mais cette force d'âme qui l'avait aidée à faire une honorable retraite, la quitta bientôt. Depuis quelque temps elle était en butte à trop de déceptions et de douleurs. Son organisation tendre et impressionnable avait été frappée par des chocs

trop rapprochés. Compromise à Paris par les assiduités, si pures cependant, de l'ami intime de son mari, trompée dans le Limousin par ce même mari, insultée par des femmes que la voix de son âme lui disait être bien inférieures à elle, Octavie, pour la seconde fois, depuis sa venue dans ce pays, se sentit prise d'un découragement profond, d'un inexplicable ennui de vivre. Abîmée dans une mélancolie irrésistible, froissée au cœur de se voir méprisée, elle qui, dans un légitime orgueil, se sentait digne des respects de tous, elle prit le chemin de sa campagne, oubliant qu'un paysan l'attendait pour la conduire jusque chez elle avec un cheval portant une selle en forme de fauteuil, selon l'usage de la province.

Elle quitta Tulle, seule, à pied, ne suivant le bon chemin que par un reste d'ha-

bitude et ne donnant aucune attention aux nuages noirs et menaçans qui couraient lourdement dans le ciel.

Octavie était une de ces femmes dont l'âme droite, la raison vigoureuse sauraient supporter un malheur, la perte d'une fortune, d'une heureuse position, mais qui restent sans force devant une peine de sentiment, créatures aimantes et honnêtes qui riraient aux approches de la mort et qui pleurent en enfant sous les coups de l'injustice humaine.

Elle se demandait, en suivant la route qui conduisait de Tulle à sa maison, ce qu'elle ferait dans ce monde, alors que sa réputation était souillée et que son mari, l'idole de sa vie, avait pu parler d'amour à une autre femme. Les consolations adroites de Roland avaient bien amorti un peu le coup qu'elle avait reçu dans la soi-

rée du bal. De son côté, Alfred avait redoublé d'amou r pour elle, essayant d'étouffer sous des caresses les plus cruels soupçons de la pauvre femme. Mais une douleur en amène une autre; Octavie, blessée par les rigoureuses dames de Tulle, entra dans cet état de spleen, où l'imagination met une sorte de complaisance à entasser autour d'elle tout ce qui peut la torturer; de l'examen de la conduite de ces dames à son égard, Octavie passa à l'examen des infidélités d'Alfred, et la conclusion fut qu'il n'était plus de bonheur possible pour elle dans ce monde. Une certaine disposition maladive, l'influence d'un ciel orageux donnaient plus de force en ce moment à cette humeur chagrine.

Octavie marchait la tête basse et n'avait pas remarqué les masses noires qui chargeaient l'horizon. Seulement, la brise qui

s'était élevée perçait ses vêtemens et faisait frissonner ses membres. Quelques gouttes de pluie, poussées par cette tourmente qui désolait la campagne, étant venues fouetter contre son visage, madame Derval leva les yeux, et, à la vue de l'orage qui chargeait l'atmosphère, elle serra autour d'elle son léger châle d'été, elle précipita sa marche. Mais, déjà, la pluie tombait avec force, et Octavie, dont la robe imprégnée d'eau se collait sur elle, ressembla bientôt à une femme qui sort de la rivière.

— J'aurais dû, dit-elle, avec un sourire mélancolique, prendre moins à cœur les mépris de ces dames, et me laisser tranquillement insulter à l'abri.

Le bruit d'une voiture qui courait rapidement sur les cailloux du grand chemin se fit entendre. Octavie se retourna et elle

reconnut, dans un cabriolet, la jeune dame qu'elle avait vue chez elle avec le baron de Nonancourt. Caroline, chassée par le vieux gentilhomme, allait à Brives attendre la diligence de Toulouse, pour retourner à Paris. La sultane fit arrêter le cheval qui la traînait et regarda effrontément madame Derval qui lui dit avec douceur :

— Me ferez-vous la grâce, madame, de me donner l'hospitalité?.

— Impossible ! oh ! impossible , *ma chère !* je n'ai pas de temps à perdre. Mais je vous conseille de vous dépêcher; M. Derval court les champs et son ami intime est resté seul chez vous; l'occasion est bonnne ! ! !

Et, comme le domestique de Nonancourt voulait intercéder en faveur de cette pauvre femme grelottant de froid et toute mouillée, Caroline lui arracha le fouet des

mains, frappa le cheval qui partit comme un trait, au risque de renverser Octavie.

Madame Derval était de ces êtres qui ne comprennent rien à ce qui est méchant et ignoble. Il lui sembla qu'elle rêvait; elle passa la main sur son front, et, voyant le cabriolet fuir dans l'éloignement, elle dit d'une voix douce:

— Pauvre femme! je la plains!

Mais la pluie redoublait, et madame Derval se mit à courir pour se soustraire plutôt à tout ce désordre qui régnait dans les champs; elle fut bientôt hors d'haleine, et elle s'arrêta jetant autour d'elle des regards effrayés. Elle vit qu'il lui restait encore une grande demi-heure avant d'arriver chez elle, et, jugeant que ce nouvel effort lui était impossible, elle chercha autour d'elle quelque abri, mais la plaine n'en présentait aucun.

Au même moment elle aperçut une paysanne qui s'avançait sur un âne en stimulant l'animal patient à grands coups de sabots.

Cette paysanne, c'était Françoise, qui reconnut tout de suite la belle dame qu'elle aimait tant.

Sauter en bas de sa monture et s'élancer près d'Octavie furent pour la petite l'affaire d'une seconde.

— Eh! mon Dieu, ma bien bonne dame, vous voilà mouillée comme cette pauvre morte que l'on a retirée l'aut' jour de la Corrèze!

— Françoise, mon enfant, je me sens mal!... voudrais-tu me donner le bras jusque chez moi, dis?

— Mon bras, que vous dites?... mais je vais vous donner mon bras, mon mantelet et mon âne!

Sans attendre une réponse, l'agile et vigoureuse enfant de la plaine entraîna Octavie vers l'âne, qui recevait avec soumission le déluge d'eau que le ciel, ce jour-là, jetait à la terre. Elle l'enleva dans ses bras et la plaça sur le bât; ensuite elle se dépouilla de son mantelet et en couvrit madame Derval, qui se débattait en disant:

— Je ne veux pas, je ne veux pas! tu te feras mal, petite!

— Pas de danger, madame. La pluie, voyez-vous, çà me connaît! nous autres, pauvres gens, nous sommes habitués à la dure!

En parlant ainsi, Françoise prit le licou de son âne et fit marcher la bête à travers les ruisseaux qui s'étaient creusé un lit dans le chemin. Ses gros souliers dans sa main, par économie, elle s'avançait pieds nuds en fredonnant une chansonnette, car, déjà,

elle avait oublié Alfred, parce qu'aimer ce beau monsieur était un péché, ou plutôt, parce qu'elle n'avait jamais eu pour lui qu'un amour d'enfant.

La pluie tombait toujours avec force, le vent sifflait à travers la plaine et, bien loin, sur la route, on voyait, comme un point noir, le cabriolet du baron de Nonancourt emportant Caroline Bernard.

En arrivant chez elle, Octavie en proie à une fièvre violente, fut obligée de se mettre au lit.

Pendant que Roland épouvanté sautait sur un cheval et allait chercher un médecin, madame Derval, dont la constitution nerveuse n'avait pu résister aux secousses réitérées qu'elle avait souffertes, entrait dans un paroxisme terrible; son corps se tordait convulsivement et, avec toute l'horrible force que donnent la fièvre et

la syncope aux plus faibles femmes, elle faisait trembler son lit, sur lequel elle bondissait comme une épileptique. Elle appelait son mari, Roland, et puis elle suppliait Dieu de bénir la petite Françoise et de pardonner à Caroline.

Les domestiques de la maison, dont elle s'était fait adorer, pleuraient en silence autour d'elle en attendant Derval, parti pour une grande chasse dans les environs, et le médecin que Roland était allé quérir.

Françoise s'agenouilla devant le lit, elle récita toutes ses prières, et elle sortit à petits pas pour retourner chez sa tante Cressac, en se promettant bien de revenir le lendemain.

Remontée sur son âne, elle trottait vers sa chaumière, lorsqu'au loin elle aperçut Alfred qui rentrait chez lui en parlant tout haut et sans s'occuper de l'eau du

ciel qui ruisselait sur ses vêtemens. C'est que, voyez-vous bien, Derval avait suivi encore une fois la pente fatale de son caractère. Pour le corriger, pour le guérir, il lui eût fallu une leçon plus forte que celle qu'il avait reçue. Il n'avait pas vu Octavie assez triste, Roland ne lui avait pas fait de sermon assez vigoureux; sa vie, enfin, n'avait pas été assez troublée, assez malheureuse. Alfred était un homme à qui il fallait de rudes châtimens, de salutaires rigueurs pour qu'il changeât de route. Un léger obstacle ne l'arrêtait pas; il marchait dessus et il courait de plus belle. Persuadé, donc, que madame Derval avait repris toute sa confiance, il avait repris, lui, tous ses mauvais penchans, et il s'y abandonnait avec cette tranquillité qui, dans le même cas, distingue un grand nombre de maris de ce monde, bourreaux

fort polis qui sont persuadés qu'une femme n'a rien à leur reprocher lorsqu'ils sont doux et faciles avec elles; eussent-ils une maîtresse, deux maîtresses, un sérail... Ce sont ces maris-là qui ont produit la femme libre. Qu'ils en soient punis jusqu'à leur quatrième génération!

Au moment même où Caroline Bernard abandonnait le château du baron de Nonancourt, où madame Derval souffrait les impertinences des Lucrèces de Tulle, Alfred, sa carnassière sur le dos, son bon fusil à piston sur l'épaule droite, était allé dans la campagne en promettant à sa cuisinière un levreau ou un lapin. Selon son habitude il avait acheté son gibier dans la cabane d'un braconnier dont il s'était fait l'ami en jetant feu et flamme contre les lois sur la chasse, et, ensuite, il s'était rendu à la maison de la mère Cressac.

Or, Françoise était absente; la vieille femme de son côté s'était rendue dans un château voisin pour toucher le trimestre d'une pension de cent francs que le parti légitimiste lui faisait en récompense de ce qu'elle avait fait jadis pour la noble dame de Saint-Priest, victime des fureurs révolutionnaires

Il n'était donc resté dans la chaumière, que la chèvre, Mathieu Souillac et les rats du logis.

Le grand et robuste gars, fatigué de sa longue captivité dans *la cache* de sa tante, et désireux de respirer le bon air du ciel dont il était privé depuis long-temps, s'était glissé hors de son misérable réduit. Passant sa tête à travers une lucarne de la maisonnette, il s'était mis à humer voluptueusement les fraîches émanations d'une prairie voisine, profitant de l'absence de sa

tante Cressac et de Françoise qui voyaient partout des gendarmes et qui le tenaient impitoyablement captif dans son cachot pendant le jour.

Mais, tout d'un coup, il entendit la marche de Derval sur les cailloux et, précipitamment, il voulut regagner la bienheureuse trappe qui jusque là avait dépisté les gens du roi citoyen.

Dans son trouble il oublia la meilleure, la première des précautions en pareil cas, celle de pousser le verrou de la porte.

Alfred entra et eut le temps de voir le corps d'un homme gigantesque disparaître dans le plafond de la cabane, comme celui d'un Jupiter d'opéra s'abîmant dans les frises du théâtre.

Et le coureur de bergères entra dans une fureur difficile à décrire. Cet homme, cet énorme limousin, dont il avait aperçu

le dos et les jambes, c'était un amant que la coquette Françoise lui avait préféré, quelque Lucas excessivement champêtre, hideusement stupide, avec lequel, sans doute, elle riait du beau monsieur de la ville comme Jeannette rit avec Lucas, de Joconde et du prince Robert.

Derval, qui avait été soldat, poussa un blasphême à faire tomber sur le limousin la voûte céleste et il s'éloigna en méditant mille projets de vengeance, comme il appartient à tout libertin contrarié. Il gesticulait, il parlait tout haut, tout en recevant sa part de l'eau des cataractes du ciel, et nous savons qu'au plus fort de ce paroxisme, il avait été aperçu par la bonne Françoise.

L'enfant, plus que jamais disposée à le fuir, poussa son âne derrière une vieille roche qui bordait le chemin et elle se

cacha avant qu'il eût pu l'apercevoir. Elle attacha le licou de sa monture à une racine qui sortait de terre au pied du rocher, et elle regarda attentivement sur la route où depuis quelque temps, derrière elle, un bruit de chevaux, marchant au pas allongé s'était fait entendre.

Françoise reconnut un officier de gendarmerie qu'elle avait vu danser en uniforme au bal, s'avançant à la tête d'un petit détachement et à la rencontre de Derval qui marchait toujours en menaçant le ciel de son poing et en frappant la terre du talon de sa botte.

— Eh ! dit joyeusement l'officier à Alfred, quel amour de la nature vous conduit dans les champs, monsieur, quand il fait un temps pareil ? Il faut être au service du roi pour s'exposer ainsi !... morbleu ! on

était plus agréablement à ce bal de l'autre jour.

— Oui, oui, il pleut! dit Alfred... cela me calmera. Je suis d'une fureur... une paysanne... une vachère... se jouer ainsi de moi!

— Ah! ah! il paraît que vous faites le mari-garçon dans nos pays! c'est un métier qui a deux revers... vous avez attaqué le mauvais ce matin, on voit cela.

— Oui, et j'ai la rage au cœur!

— Eh bien! ma foi, que diriez-vous donc si, comme moi, il vous fallait faire la chasse aux réfractaires qu'on ne trouve jamais... Tenez, monsieur le préfet m'adressait ce matin le signalement d'un colosse, rebelle aux lois du recrutement, et coupable de voies de fait envers deux gendarmes. « L'enragé, dit M. le préfet, est caché dans ces campagnes et l'autorité mili-

taire n'est pas excusable de le laisser en repos...» Ils sont bons là, ces messieurs de bureaux!... comme si c'était facile!

— Ma foi, dit étourdiment Alfred, le colosse pourrait bien être mon rival!... et je l'ai vu là-bas, dans cette chaumière!...

Ensuite, Alfred se mordit la langue jusqu'au sang, comme pour la punir d'avoir si vite parlé; mais il n'était plus temps.

— Merci! merci! dit l'officier rassemblant les rênes de son cheval, et bénie soit votre infidélité conjugale qui nous met sur la trace de notre déserteur... En avant, au trot, gendarmes!... Monsieur Derval, venez donc me demander sans façon à dîner un de ces jours : nous rirons!

Alfred resta seul sur le chemin, et il se gratta le front en se disant :

— Ah ça! suis-je possédé du diable!

— Oui, vous l'êtes, dit Françoise, sortant brusquement de sa retraite, oui, vous l'êtes, monsieur, et vous avez jeté comme un sort à de pauvres gens qui ne vous avaient rien fait. Fi ! un homme comme vous faire le métier de dénonciateur ! et qu'est-ce que ça vous fait que le roi ait un soldat de plus ! ne dirait-on pas qu'il en manque... Monsieur Alfred, vous êtes un méchant homme et le ciel vous punira !

— Mais, Françoise...

— Oh ! oui, essayez de me faire croire maintenant à vos belles paroles ! ... Le temps est passé, voyez-vous !... d'ailleurs, j'ai entendu. Oh! quelle scélératesse, monsieur Alfred!...

Et la petite Françoise, couvrant ses yeux du coin de son tablier, fondit en larmes, tandis que son âne broutait paisiblement derrière elle un énorme chardon.

Alfred, pâle, désespéré, ne trouvait pas un mot à répondre. Il baissait la tête et, avec les ongles de sa main droite, il déchirait la chair de sa main gauche.

— Un homme comme il faut, disait Françoise, d'une voix entrecoupée par des sanglots, le mari d'une femme si bonne, si belle, si respectable!... Mais, tiens, méchant, le bon Dieu a déjà commencé à te punir!...Va trouver ta femme... tu verras, tu verras dans quel état elle est!...

— Ma femme!... Octavie!... bon Dieu, qu'est-il arrivé?

— Oh! Dieu sait que je ne lui souhaite aucun mal, à la pauvre chère dame, dit Françoise.... mais voyez-vous, Dieu est juste!...Oh! non, il n'est pas juste, reprit l'enfant, levant vers Alfred une main me-

naçante: c'est vous qu'il aurait dû frapper.. vous qui faites le malheur de ceux qui vous entourent; vous qui êtes comme le démon qui fait du mal à tout le monde!... Pauvre Mathieu, va!.... Un si honnête homme!... un garçon qui respectait tant notre pauvre tante Cressac!

Comme elle finissait de parler, on vit revenir, à travers les brumes grises dont la campagne était couverte pendant ce jour de tempête, le détachement de gendarmerie.

Chevaux et cavaliers étaient ruisselans de cette eau qui tombait par torrent depuis deux heures. Au milieu d'eux, le pauvre Mathieu, attaché à la queue d'un cheval, marchait triste, mais résigné. Françoise, quand elle l'aperçut, abandonna de nouveau le licou de son âne, et courant au milieu de la troupe, au risque de se faire

broyer sous les pieds des coursiers de la gendarmerie départementale, elle s'écria :

— Mathieu ! mon pauvre Mathieu !..... eh ! que vont-ils donc te faire?

— Françoise, dit le prisonnier, comme ils m'ont attaché ni plus ni moins qu'un voleur, je ne peux pas te donner la main ; mais mon cœur est libre, vois-tu, et il prie le bon Dieu pour toi et la tante Cressac. Tu diras à la bonne femme qu'elle se console, et qu'elle soigne sa santé. D'ailleurs, sois tranquille, ces messieurs sont d'honnêtes gens, ils ne tuent que les brigands et les assassins.

Françoise appuya sa tête sur la poitrine de Mathieu, et elle pleura. Son désespoir avait quelque chose de si touchant, que l'officier dit à un de ses cavaliers :

— Allons, Joseph, détachez un mo-

ment le réfractaire... Bah! qu'est-ce que cela fera au gouvernement..... Toi, Mathieu, embrasse ta bonne amie..... Une accolade, les enfans, et ensuite!...

—Mon lieutenant, dit Mathieu, je n'oublierai jamais cette bourrasque qui fait plier nos vieux châtaigniers, l'eau qui tombe, et, au milieu de tout ça, votre bonté pour le pauvre conscrit!... Mais, mon lieutenant, vous avez des entrailles dans le ventre, et puisse Dieu bénir vous et vos descendans!

— Je vous remercie bien aussi, dit Françoise en faisant une révérence; je vous remercie bien, monsieur le chef... Tiens, Mathieu, v'là une croix et trois livres treize sous dans ce vieux linge! V'là encore une médaille que monsieur le curé de Tulle a bénite... ça te portera bonheur! Et puis adieu, adieu, mon pau-

vre Mathieu !... Mais tu regardes ce beau monsieur qui est là, cousin !...

— Oui, je l'ai vu queq' part.

Alors Françoise leva son bras vers Alfred qui, debout au milieu des mares d'eau du chemin, regardait cette triste scène avec des yeux pleins de larmes, et elle dit :

— C'est lui qui t'a dénoncé, fais comme moi, maudis-le, et pries pour sa femme qui est aussi bonne qu'il est méchant.

Alors, Mathieu Souillac, le grand et vigoureux Limousin, tendit ses mains à un gendarme pour que, de nouveau, on les attachât, et il dit d'une voix calme :

— Ce que vous avez fait là, monsieur, est bien mal. J'agissais plus honnêtement avec vous, à Paris, quand je parais les coups que l'on vous portait, et quand je cachais à votre femme cette lettre de ma-

demoiselle Caroline... Cette lettre pouvait tuer votre femme; vous l'avez dit vous-même dans le temps. Dieu puisse vous pardonner!..... Et toi, Françoise, viens m'embrasser, car faut pas abuser de la complaisance de la gendarmerie ; faut jamais en abuser, Françoise !

Alfred avait reconnu dans Mathieu l'honnête commissionnaire de Paris, qui, par sa discrétion, avait épargné à madame Derval une conviction terrible; il avait reconnu l'homme à qui il devait tout, et lui, il l'avait perdu !!!

— Ah ! ah ! dit l'officier à Derval, il paraît que vous êtes un grand scélérat de mari ! il vous faut des Caroline à Paris, et des Françoise dans le Limousin.

— Monsieur, répondit Alfred en baissant les yeux, Françoise est pure.

— Tant mieux, dit Mathieu; mais ce

n'est pas votre faute, sans doute. Le diable n'a pas toujours raison!

Un moment après, les cavaliers s'éloignaient d'un côté, tandis que de l'autre Françoise rentrait à la cabane, tirant son âne par le licou.

Alfred, resté seul, regarda autour de lui.

Son cœur battait avec une force terrible; ses yeux rougis suivaient la marche de la pauvre enfant, qui allait ne plus retrouver son fiancé dans la chaumière.

Il se sentait malheureux, humilié; il portait avec terreur ce poids d'une mauvaise action, si lourd pour l'homme dont l'âme n'est pas pervertie.

Il comprit que tous souffraient par lui, et pour lui; qu'il avait été cruel, égoïste, et que, du moment où il avait trompé

Octavie, où il s'était soustrait à l'influence de cette femme, bonne et pure, il avait cessé d'être homme, il s'était perdu.

Et, d'un pas lent, il regagna sa maison à travers la campagne.

XX

Depuis près d'un mois, les maisons de campagne, les châteaux du pays étaient abandonnés. L'hiver avait, de nouveau, renvoyé les riches à la ville.

Les uns s'étaient sauvés à Paris, les

autres, moins heureux, à Limoges, à Tulle et à Brives.

Cependant, sur deux points de cette vaste et sauvage campagne du Limousin, où nous avons conduit le lecteur, on voyait encore la fumée bleue d'un bon foyer s'élever en l'air, des cheminées du château de Nonancourt et de la petite maison bourgeoise d'Alfred Derval.

Une maladie violente avait retenu Octavie aux champs Limousins. Quant au Baron, qu'Alfred, dans son désespoir, était allé implorer au sujet de Mathieu Souillac, il avait juré sur la vieille armure d'un de ses aïeux, tué noblement à la bataille de Coutras, qu'il ne quitterait pas le pays avant d'avoir obtenu la grâce et, bien mieux, le congé définitif du fiancé de Françoise, et il tenait son serment.

Mais il manquait un hôte dans la maison de Derval. C'était Roland.

Octavie, enfin, s'était décidée à éclairer cet ami chaud et dangereux sur les inconvéniens de son intimité dans une famille. Elle lui avait dit que dans le Limousin, ainsi qu'à Paris, l'espèce humaine croyait peu à la vertu; que, malgré la pureté de leurs rapports, ils étaient montrés au doigt, qu'en un mot tout le monde donnait Oscar Roland pour amant à madame Octavie Derval.

Et Roland dont les artères contenaient un sang marseillais des plus ardens, pensa d'abord, dans sa rage, à tuer tout le monde, à mettre le feu aux quatre coins de l'univers.

Ensuite, il comprit que ce genre de satisfaction présentait de hautes difficul-

tés et il baissa la tête sous le poids de sa peine.

Il pleura de rage, lui qui avait si saintement justifié la confiance de Derval et le titre d'ami intime, lui dont la tendresse respectueuse pour madame Derval n'avait jamais été souillée par une pensée impure, lui qui, dans son amitié noble et enthousiaste, avait désiré que la charmante Octavie n'eût de grâces et de charmes que pour son mari.

Son penchant à la misanthropie s'augmentait de tous ces éternels bavardages sur la liaison la plus chaste qui eût jamais existé sous le ciel.

Et, en vérité, il y avait de quoi détester son prochain que les saintes Écritures nous ordonnent d'aimer comme nous-mêmes. Il y avait de quoi jeter la vertu aux orties et fouler aux pieds une probité

stérile. Roland, quand il regardait du haut de sa raison le sort qu'il avait fait à cette femme qu'il aimait tant, frémissait d'indignation tantôt contre lui-même, qui avait apporté la douleur là où il eût voulu donner le bonheur aux dépens de sa vie, tantôt contre un monde corrompu qui n'admet ni honneur, ni désintéressement, ni innocence dans les relations d'une jolie femme et d'un homme jeune encore.

S'il cherchait à se réfugier dans sa conscience, dans sa propre estime qu'il avait méritée, il trouvait d'abord un peu de soulagement à l'amertume de sa position, mais la réflexion lui disait que ce n'était pas assez, et que la pauvre Octavie n'en restait pas moins l'objet du mépris, elle, si digne de l'amour, de l'admiration de tous!

Un matin, Roland se dit : puisque le té-

moignage d'une bonne conscience ne suffit pas, parmi ces hommes qui se vantent d'avoir été créés à l'image de Dieu; cherchons autre chose et sauvons l'honneur d'une amie.

Le jour même, sous un prétexte, il était parti.

— Avant peu, avait-il dit à Octavie, vous n'aurez plus rien à craindre de la médisance et je pourrai être votre ami en toute sûreté. C'est une bien infâme société, celle où l'amitié doit s'entourer de précautions; celle où le plus honnête, le plus saint des sentimens doit procéder comme le vice; être circonspect, sournois, hypocrite!... Mais, madame, avant tout il faut que vous soyez heureuse!

Roland avait pris brusquement congé,

et pendant plus de deux mois, il n'avait donné qu'une seule fois de ses nouvelles aux Derval.

Durant cette absence, Octavie avait lutté contre la maladie. Cet état de souffrance qui la retenait chez elle avait cependant, pour la tendre femme, un côté qui n'était pas sans charme. Seule au fond de sa maison, dispensée, par son état maladif des odieuses visites du voisin, plaies de la vie en ce monde, Octavie ne voyait plus que son mari, qui la soignait assidument, et, là, était pour elle le premier, le plus grand bonheur. Alfred, revenu à lui, après l'arrestation du bon Mathieu Souillac, ne faisait plus d'absence que pour courir au château du baron de Nonancourt stimuler le zèle de l'honnête gentilhomme en faveur du fiancé de Françoise; il passait le reste de son temps au chevet

d'Octavie. Il s'était fait une vie de garde-malade qui rendait le temps moins long. Il lisait, il s'occupait de littérature, et le plus souvent, s'abandonnant à la gaîté naturelle de son esprit, il faisait des contes joyeux à la malade, il lui rapprenait à rire. Octavie se surprenait souvent à dire en elle-même :

— Pourvu que je ne guérisse pas bientôt!

Malgré ce vœu singulier, mais que la situation de ces deux époux justifiait assez, Octavie sentit ses forces renaître. Son organisation délicate restait toujours altérée par les chocs trop rudes qu'elle avait reçus; mais cet état maladif, neutralisé autant que possible par la science médicale, ou plutôt par cette quasi-science, n'était plus qu'un feu couvant sous sa

cendre, qu'un incendie mystérieux, lent, que de nouvelles secousses pouvaient de nouveau développer. Comme tant de malades, Octavie devait, en quittant le lit, une santé factice à son docteur, et, en vérité, on ne peut demander plus à un pauvre homme qui n'a à son service que les ternes lumières de la Faculté.

Madame Derval essaya d'abord quelques promenades dans son jardin, puis dans les environs de sa demeure; ensuite elle se hasarda dans la campagne, et, comme elle ignorait les malheureux événemens dont la chaumière de la mère Cressac avait été le théâtre, elle osa diriger ses promenades dans cette plaine mélancolique du Limousin où déjà, comme a dit Millevoie, l'automne avait jauni la terre. La pauvre femme, à l'imagina-

tion vive et tendre, se sentait heureuse de reconquérir la vie. Avec cette ardeur, naturelle aux organisations jeunes, elle oubliait les angoisses de la maladie et elle s'élançait vers l'horizon, cette patrie des âmes fortes encore.

Plus tard, Octavie put se passer de l'appui d'Alfred et, alors, elle fût à l'église pauvre et silencieuse du voisin village remercier Dieu qui lui rendait la santé; ensuite, elle porta ses pas vers la chaumière de la vieille Cressac.

Là aussi, l'espérance était revenue. Les démarches du baron de Nonancourt commençaient à attendrir les cœurs de bronze du bureau institué au ministère de la guerre pour le recrutement, et le bon Mathieu Souillac, au fond de la prison où il avait été jeté, voyait poindre, là-bas, là-bas, un avenir de pardon et de liberté.

Françoise, la généreuse fille, reçut avec joie la belle Octavie; elle lui cacha avec un soin délicat, avec une bonté digne d'une femme, les nouveaux torts de Derval; elle lui parla d'espoir, de bonheur, de guérison.

De son côté, Alfred, éclairé enfin, ne vivait plus que pour sa femme, persuadé qu'il avait été au moment de la perdre, le cœur plein d'épouvante, quand il osait envisager un avenir dont Octavie ne serait pas, il se ralliait enfin à cette vie de mariage si douce pour ceux qui peuvent la mélanger d'amour. Autant il avait été dédaigneux, insouciant de ce bonheur, autant il y attachait de prix maintenant. Les paroles du sévère Rolland lui étaient revenues en mémoire et il se disait, rougissant de la trop belle part que Dieu lui avait faite en ce monde, qu'il

possédait le premier, le plus doux, le plus rare de tous les biens, une femme belle, bonne et n'aimant que son mari.

Par une froide matinée de novembre, on annonça à madame Derval la visite du baron de Nonancourt. Octavie éclairée sur le compte de ce gentilhomme et de Caroline Bernard, sa maîtresse, professait beaucoup de pitié pour la méchante courtisane, et beaucoup d'estime pour l'homme de qualité dont l'aristocratie était des plus accommodantes, et s'effaçait, même, devant les infortunes du prochain portant des haillons et des sabots.

— Salut, belle voisine, salut! dit le baron, admis dans le boudoir d'Octavie. Les roses de la santé s'épanouissent de nouveau sur... Vous concevez? du reste, je vous apporte une bonne nouvelle... et, bien certainement, je suis heureux d'être

le premier qui... Par mon arrière trisaïeul, tué à Malplaquet, j'en suis vraiment ravi! J'espère que M. Derval se porte bien.

Octavie répondit quelques mots au baron, ensuite, elle posa sur lui ses yeux noirs, si expressifs, et qui semblaient demander en quoi consistait la bonne nouvelle.

— Ah! c'est vrai, dit Nonancourt, je ne vous ai encore rien dit, madame.... mille pardons!... c'est un des privilèges de la beauté unie à l'esprit, de troubler l'homme le plus déterminé, et même comme en ce moment, l'orateur le plus... Vous concevez? je venais donc vous apprendre, qu'une pauvre famille à laquelle vous vous intéressez, et dont la cabane modeste reçoit souvent votre visite, depuis le retour de votre santé, va voir combler ses vœux... Le jeune paysan.. Mathieu Souillac... ce gaillard-là! Savez-

vous bien qu'il avait presque détruit un gendarme !... vient, grâce à ma sollicitation, d'obtenir sa grâce... il serait doux, j'en suis sûr, à ces pauvres gens que cette nouvelle leur fût donnée par une bouche qui mieux que la mienne... une bouche, gracieuse fleur qui s'épanouit comme... enfin, bref, madame, vous concevez?

— Je crois que oui, dit madame Derval en souriant. Je vais aller à la chaumière de la vieille Cressac.

— C'est cela, madame, c'est cela. Moi, après une course indispensable à mon bois de Saint-Pierre, je me rendrai, aussi, auprès de ces pauvres gens. Mais j'ai voulu vous laisser le plaisir d'être la première à les rendre heureux, j'ai voulu vous abandonner ce que, dans ma témérité d'expression, je nommerai la primeur de... de la... vous concevez ?

Octavie et le baron échangèrent encore quelques paroles, ensuite Nonancourt ayant prit congé, madame Derval enveloppée dans une pelisse prit le chemin de la chaumière.

Heureuse du bien qu'elle allait faire, elle oubliait de récentes douleurs, elle ne s'apercevait pas que la froide température de décembre, perçant la ouate qui entourait son corps épuisé par la maladie, glaçait son sang appauvri, mordait sa chair, ou bien, glissant dans sa gorge, provoquait une toux convulsive. Octavie était entièrement absorbée dans la pensée du bien qu'elle allait répandre, et à ce bonheur elle associait le sien.

Elle se disait que cette démarche chez Françoise serait la dernière. Les torts d'Alfred ainsi réparés elle partirait avec lui pour Paris. Là, ils ne quitterraient plus

leur solitude, ils fuiraient un monde qui les avait si mal jugés. Alfred, dont la conversion était pleine et entière, ne chercherait plus de plaisir que dans l'amour de sa femme, il travaillerait sérieusement pour se créer un avenir et, quand les méchantes interprétations des intimes seraient oubliées pour de nouveaux bavardages, Roland, l'ami de la maison, Roland le nécessaire, l'indispensable pourrait revenir au foyer et y reprendre son ancienne place.

Telles étaient les pensées de la pauvre convalescente, trompeuses et douces visions qui lui donnaient de la force pour marcher sur ce sol inégal et rocailleux, qui la rendaient insensible au froid piquant qui désolait la plaine.

La chaumière était déserte lorsqu'elle arriva. Une petite fille qui revenait au logis avec une gerbe d'herbes sur l'épaule,

lui apprit que la vielle Cressac était allée avec Françoise chercher du bois mort dans les taillis du baron de Nonancourt et qu'elles seraient promptement de retour.

Octavie s'assit sur un vieil escabeau et, en attendant le retour de la tante et de la nièce, elle prit un volume d'évangiles sur un rayon et elle lut au hasard.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis son entrée dans la chaumière, et l'on voyait encore sa poitrine se soulever en bonds rapides à la suite de cette longue marche dans la campagne, lorsque la porte s'ouvrit précipitamment.

Octavie tressaillit sur son siège grossier, puis sa belle et intelligente physionomie s'éclaira subitement d'une expression de bonheur.

Roland était devant elle, vêtu d'habits de voyage, animé par une course impé-

tueuse, tout brillant du plaisir de revoir cette femme objet de sa tendre amitié, de sa vive admiration.

— Roland!... vous!... que je suis heureuse! avez-vous vu Alfred?

— Non, chère amie, j'arrive pourtant de votre maison, mais Alfred était à la pêche, à la chasse, je ne sais où... du reste, mon ami peut maintenant courir la campagne, il est corrigé, bien corrigé, il n'aime que vous !... j'en suis ravi, car il faut que vous soyez heureuse.

Roland qui paraissait arriver d'un long et fatigant voyage, prit place sur un vieux coffre, il essuya la sueur qui ruisselait sur son front, malgré la rigueur de la saison, et il reprit avec sa fougue provençale :

— Sacrebleu !... pardon, madame !... vous ne sauriez croire la joie que j'ai res-

sentie en recevant les lettres qu'Alfred m'a écrites pendant mon voyage ! d'abord il m'apprenait votre heureuse convalescence et le changement de ses idées... Oh ! madame, Alfred est à vous pour toujours, il comprend ce que vous valez... il vous adore. Quelle douce vie vous allez passer maintenant... Monstre d'homme ! il est tout à vous désormais. Eh bien ! voyons, êtes-vous contente.

— Oh ! oui, bien contente, mon bon, mon excellent ami !

— Moi, voyez-vous, le plus grand bonheur de ma vie c'est l'amour d'Alfred pour vous, puisque cet amour fait votre joie !

— Oh ! Roland il n'y a que vous sous le ciel pour aimer de cette bonne et chaste tendresse une femme jeune encore.

— Et une femme jolie !!! mais je suis ainsi. Dieu en sera loué ! eh bien ! ces

pygmées, ces reptiles qui composent le monde, ont pourtant osé médire de cette sainte amitié qui nous unit!..... Quand je pense qu'une société où la vertu est inutile, où l'honneur, la pureté, l'élévation des sentimens ne sont pas comprises, a été faite par Dieu!... moi, voyez-vous, tout cela bouleverse mes idées et il y a des momens..... Ah! mais, ma chère amie, je me suis délicieusement arrangé pour imposer silence à la médisance. J'ai fait un coup superbe, si vous saviez! désormais on n'aura plus rien à dire.

— Quoi, vraiment, il serait possible que nous nous vissions encore sans que l'honneur de mon Alfred fut insulté.

— Très possible, madame.

—Oh! mon Dieu, c'est trop de bonheur à la fois. J'ai reconquis mon mari, ma santé, mon bon Roland!... est-ce que j'au-

rai la force de supporter toutes ces joies là, mon ami.

— Certes, vous l'aurez, dit Roland avec exaltation.... ah! çà, il faut que vous sachiez comment je m'y suis pris pour détourner l'ignoble soupçon de l'infâme famille dite la race humaine.

— Voyons! voyons!

— Oh! une misère, un rien!... je me suis marié!

— Est-ce possible?

— C'est certain.

Madame Derval prit les mains de Roland et elle dit avec feu :

— Merci! merci! mon bon ami!...

Puis revenant à son sang-froid et aux idées justes et droites qui fesaient le fonds de son caractère elle reprit avec une expression d'intérêt qui alla droit au cœur de Roland.

— Mais, mon ami, vous si sage, si réfléchi..... n'avez-vous donc pas songé à l'importance d'un acte pareil? Comment? deux mois ne se sont pas écoulés depuis votre départ et, en si peu de temps, vous avez pris une compagne, vous vous êtes lié jusqu'à la mort.

— Madame, dit Roland, avec gravité, quelque fût mon vif desir de vous voir comme par le passé, de vivre, sinon sous votre toît, du moins le plus souvent possible dans votre intimité, je n'étais pas homme à sacrifier à ce bonheur le bonheur d'une autre. Le mariage est à mes yeux chose trop sainte pour que l'on ose jouer légèrement avec lui; je ne m'en suis servi comme un moyen, que parce qu'il était, en même temps, une bonne fortune. J'ai de l'amour pour la personne que j'ai choisie, et, à l'ombre de cet amour, je pourrai avoir

impunément de l'amitié pour vous. Vous me comprenez maintenant.

— Mais comme tout cela est donc heureux, mon bon Roland!..... et puis, parlons de votre femme!... voyons, est-elle jolie, bien jolie?...

— Charmante!... et les qualités qui lui manquent elle pourra les acquérir dans votre intimité; vous lui apprendrez à maîtriser un caractère un peu ardent, vous lui apprendrez la résignation, le courage contre les coups du sort qui peuvent frapper à chaque instant, vous lui apprendrez l'art d'être aimable sans frais, de jeter une grâce exquise, poétique sur les moindres détails d'une vie de mariage..... oh! d'abord il faut que vous me la rendiez aussi parfaite que vous!

— Mais où est-elle, où est-elle donc? oh! comme je vais l'aimer.

— Craignant, malgré les lettres d'Alfred de vous trouver encore malade, j'ai laissé Adèle...., elle s'appelle Adèle..... à Brives, et je suis venu en éclaireur jusqu'ici sur un mauvais cheval que j'ai loué dans cette patrie de monsieur Deschalumeaux... mais je repars à l'instant, je vais chercher ma femme!

Octavie leva au ciel des yeux qui reflétaient tout le bonheur qui s'était glissé dans son âme. Dans une prière mentale, rapide, mais toute imprégnée des sentimens d'un cœur pieux et ardent elle remercia le ciel de tous les biens qu'il lui envoyait; ensuite, se transportant déjà dans cette vie qui s'ouvrait devant elle, vie que l'amour d'Alfred allait embellir, qu'une intimité étroite avec le meilleur des amis animerait et que ne pourraient plus atteindre les méchans soupçons de la ville, elle

prit les mains de Roland et elle se serra contre lui sur le vieil escabeau de la mère Cressac avec tout l'abandon d'une sœur qui a retrouvé un bon frère.

Au même moment la porte s'ouvrit et les dames de Castel-Usé et du Puits-Large se précipitèrent dans la cabane, précédant le baron de Nonancourt qui leur criait :

— Mais n'allez donc pas si vite, mesdames... attendez donc, que diable! puisqu'on vous dit que la mère Cressac est là-bas dans mon bois!

Ces dames enchantées qu'un soldat fût arraché au gouvernement de Juillet avaient quitté la ville de Tulle pour se réjouir avec la vieille royaliste Cressac de la délivrance de Mathieu Souillac, le conscrit réfractaire.

A la vue de Roland et de madame Derval serrés l'un contre l'autre, au fond de cette solitaire demeure, les mains entre-

lacées, et les yeux pleins d'un feu extraordinaire, elles ne pensèrent plus au but de leur promenade dans la campagne glacée par l'hiver, et madame du Puits-Large, la plus véhémente des deux, s'écria :

— En vérité, Nonancourt, vous êtes fou de nous amener ici... Vous voyez bien ce qu'on y fait, sous prétexte de visiter de pauvres villageois !

— Qu'est-ce à dire, vociféra l'impétueux Roland, dont le front devint pâle, dont les dents commencaient à grincer.

— C'est-à-dire, reprit madame de Castel-Usé, que pour la seconde fois, mon amie et moi nous vous trouvons... et sans le chercher, vraiment... dans une position avec madame...

— Eh quoi ! auriez-vous l'infamie de supposer...

— Nous supposerons ce qu'il nous plai-

ra, dit avec hauteur la grande dame limousine... Eh ! monsieur, en pareil cas on reste chez soi !

— *Troun dé diou*, dit le provençal, hors de lui, et oubliant sa politesse ordinaire, il y aurait de quoi vous battre, vous écraser, vipères départementales !... Baron de Nonancourt, écoutez-moi.

Il raconta en peu de mots l'histoire de son mariage, et le motif qui l'avait déterminé à laisser sa femme à Brives et il annonça l'arrivée de cette femme pour le soir même.

— Eh ! mon cher, je suis loin de douter de tout cela, dit le baron... mais... permettez-moi ces mots un peu cruels... vous avez fait encore une sottise... cela, avec les meilleures intentions du monde... puisque vous avez une femme, vous ne deviez voir qu'avec elle celle de votre ami... vous con-

cevez? Mais, tenez, à l'aide! à l'aide!... voilà madame Derval qui s'évanouit!

Les châtelaines du Puits-Large et de Castel-Usé avaient pris leur vol comme deux corneilles.

Roland et le baron soignèrent seuls Octavie. Transportée dans le cabriolet de Nonancourt elle fut reconduite chez elle.

Madame Roland arriva dans la soirée elle trouva la femme d'Alfred dans un état désespéré.

Réveillée par le choc terrible que la malheureuse Octavie avait reçu dans la chaumière, la maladie avait reparu plus menaçante, plus terrible.

Le lendemain, madame Roland attira son mari dans l'embrasure d'une fenêtre de la chambre où madame Derval était couchée, et elle lui dit:

— Une lettre qui m'a été rémise ce ma-

tin mystérieusement, m'apprend que cette femme était votre maitresse. Dieu me garde d'insulter à son horrible position; mais, si vous n'êtes pas tout-à-fait un infâme, vous m'enleverez d'ici, sans bruit, sans scandale.

Roland ne put répliquer. Un désespoir qui tenait de la rage céda dans son cœur au besoin de ne pas troubler l'agonie de la chère malade. Il répondit seulement d'une voix creuse et en écrasant dans ses doigts crispés une tasse dans laquelle il avait lui-même apprêté une potion pour Octavie :

— Allez tout préparer !

Peu d'instants suffirent pour ces préparatifs.

Au moment du départ et, pendant que sa femme disposait encore ses cartons et ses malles dans une voiture qui devait les conduire à Brives, Roland s'approcha à

pas furtifs de la chambre de madame Derval, il s'agenouilla sur le seuil et, d'une voix entrecoupée par des sanglots, il dit :

— Dieu est témoin de la pureté de mes sentimens pour toi, malheureuse femme. Je t'aimais en ami, en frère et, cependant, je t'ai déshonorée... je t'ai tuée ! toi seule tu me pardonneras !... moi, je me hais, car je t'ai rapporté le désespoir et la mort. Adieu ! Adieu !

Quand il se releva il vit derrière lui Alfred Derval, pâle, immobile comme une statue de marbre.

— Oui Roland, dit Alfred en lui tendant une main glacée, oui, Roland, tu étais un honnête homme ! tu l'aimais comme on aime une sainte ! et, tu l'as dit, sa renommée a été brisée pas toi. La mort même ne détruira pas les croyances fatales que

tu as fait naître autour de ma triste maison. Sois heureux, Roland !

Peu de jours après, le bon Nonancourt conduisait le deuil dans la cérémonie funèbre qui eut lieu pour Octavie Derval, morte en priant Dieu pour son mari, pour Roland et en donnant un dernier pardon à ses ennemis.

La noce de Mathieu et de Françoise fut silencieuse. Sur le front des époux, de leur vieille tante et de Nonancourt qui dotait les mariés, une pensée mélancolique resta fixe comme un nuage noir nageant dans un beau ciel. Françoise retenait sa joie, parce que la tombe de la bonne dame était près d'elle et lui rappelait la destruction d'un être jeune, bon, miséricordieux, qui l'avait aimée.

Une de ces rencontres bizarres que la mystérieuse destinée prépare quelquefois

eut lieu, trois mois après les événemens qui précèdent, dans cette partie du vieux Limousin.

Un homme et une femme enveloppés de manteaux qui masquaient leurs visages s'approchaient de l'allée de châtaigniers qui conduisait à la maison déserte, habitée, naguère, par la famille Derval.

D'un autre côté un homme, qu'à son pantalon rougeâtre et à son bonnet de police on reconnaissait pour un militaire, s'approchait rapidement des mêmes lieux, monté sur un cheval très vif.

Roland, l'un des personnages réunis alors dans cette campagne, dit à sa femme qui l'accompagnait :

— Les voilà, chère Adèle, ces arbres à l'ombre desquels la douce Octavie venait s'asseoir, voilà cette maison où toi-même, tu n'as pas craint de prononcer avec les

autres l'anathème contre la plus pure, la plus sainte des femmes.

— Roland, tu ne devrais pas rappeler cela. Si j'ai accusé madame Derval, si j'ai cru comme tout le monde que tu trahissais avec elle les lois de l'honneur et de l'amitié, c'est que je n'avais pas eu le temps encore d'apprendre à connaître ta loyauté.

— Hélas, dit Roland, j'ai tort en effet de t'accuser. Moi seul étais coupable de ne pas voir que je perdais une femme avec mon amitié sans discernement. Il est donc vrai qu'au sein de notre société la vertu ne suffit pas !...

— Mon ami, continua la jeune femme, vois ce militaire qui s'avance au galop..... Un pressentiment terrible serre mon cœur.... Oh ! mon Dieu, si c'était M. Derval.

— Tu me fais frémir, dit Roland s'arrêtant et regardant avec terreur l'homme qui venait à lui.... Mais non, oh ! non, ce n'est pas lui. Alfred est mince, sa chevelure est noire. Ce cavalier a une taille épaisse, des cheveux blonds.

Cependant Roland et sa femme virent bientôt arriver près d'eux l'individu, objet de leur attention. Il ôta son bonnet de police et arrêtant son coursier brusquement :

— Pardon, monsieur, dit-il; si vous connaissez ce pays, vous pourrez m'indiquer la chaumière de la mère Cressac.

— Oui, monsieur. Vous trouverez cette habitation là bas auprès de ce bouquet de bois.

— Alors, dit l'officier comme un homme qui ne fait plus attention aux auditeurs qui sont là, alors cette grande maison blanche au bout de cette avenue de châtaigniers,

doit être celle qu'habitait le pauvre Derval.

— Oh! ciel, l'auriez-vous connu dit madame Roland avec impétuosité?

— Et vous, madame, dit le militaire d'une voix rude, êtes-vous de ces sévères dames limousines qui ont réussi à flétrir une honnête et bonne épouse?...... Je suis un ami d'Alfred, voyez-vous, et je sais les événemens qui ont eu lieu ici.

— Je suis Roland, elle est ma femme, bégaya le provençal sans chercher à retenir ses larmes.

— Roland, dit l'officier, sautant à bas de son cheval, Roland!....

Il continua prenant un accent triste et solennel:

— Monsieur Roland, Alfred Derval est mort! il avait repris du service dans notre cavalerie d'Afrique. La balle d'un arabe

l'a débarrassé de la vie. Je lui ai donné les derniers soins et il a vécu encore assez de temps après le combat où il avait été blessé, pour faire quelques dispositions. Son exécuteur testamentaire est devant vous !

Roland salua profondément, ensuite il fut contraint de s'asseoir sur un quartier de rocher, car ses jambes fléchissaient sous lui.

— Alfred lègue le portrait de sa femme à madame Roland et tous les petits bijoux que la bonne Octavie portait et a aimés. Il laisse cette maison à Mathieu Souillac, ses armes à moi et cette bague qu'il portait au doigt à monsieur le baron de Nonancourt. Un hasard bien heureux m'a fait obtenir un grade supérieur dans le régiment de dragons en garnison à Limoges et j'ai pu m'occuper tout de suite des dernières volontés de mon ami. Il ne me reste

plus qu'à vous demander le lieu où je dois vous envoyer les objets que Derval laisse à madame Roland.

— A Marseille, dit d'une voix lugubre le fatal ami d'Octavie, à Marseille où je vais vivre avec ma femme. Hélas ! je n'ai pas voulu y retourner sans revoir encore ce pays où je laisse tant de souvenirs.

— Adieu donc, monsieur, dit le militaire se remettant en selle, et ne logez jamais le meilleur de vos amis sous le toît conjugal.

Il piqua son cheval qui l'emporta avec la rapidité de la foudre.

Roland et sa femme s'acheminérent ensuite vers le cimetière du village où Oc a vie reposait.

En entrant dans cette mélancolique dépendance de la vieille église du lieu, ils virent Françoise et son mari auprès d'une

tombe qui ne se distinguait des autres que par une croix de pierre.

L'homme arrosait les fleurs, émondait les cyprès du tombeau, la femme agenouillée, pleurait et priait Dieu.

Madame Roland et son mari fléchirent aussi le genou.

Leur émotion trop forte les empêchait de formuler une prière; mais de leurs ames sortirent ces pensées célestes, ces élans muets, mais éloquents, fruits épars d'une douleur vraie, d'une croyance pieuse que Dieu accueille comme les plus longues oraisons.

Un moment après deux paysans traversaient le cimetière; l'un dit à l'autre :

— Tiens, vois-tu, c'est le tombeau de cette pauvre dame qui est morte de chagrin parce que son amant se mariait.

— T'en as menti, chien ! dit le colossal

Mathieu levant son rateau sur la tête de l'imprudent. Elle était pure comme les anges du Ciel et, si nous n'étions pas si près de Dieu ici, je te...

— Dam ! Mathieu, dit le paysan épouvanté parce qu'il connaissait la rare vigueur de l'époux de Françoise, je dis ce que disent les autres.

— Les autres sont des méchantes langues et l'enfant de ta mère ne doit pas faire comme eux.

— Eh bien ! je ne le ferai plus, v'là tout.

Et il prit la fuite, non sans faire le signe de croix.

Ensuite, on entendit la voix fêlée de la mère Cressac qui appelait Mathieu et Françoise. La vieille femme parut bientôt après à la porte du cimetière avec l'officier de dragons.

Elle venait instruire les jeunes gens de

la grande fortune qui leur arrivait. Ils s'éloignèrent tous après quelques mots d'explication.

Roland et sa femme quittèrent aussi ce lieu funèbre, après avoir pris quelques fleurs sur la terre qui couvrait Octavie.

Roland disait en frissonant :

— Alfred avait raison quand il me disait : *La mort même ne détruira pas les croyances fatales que tu as fait naître autour de ma triste maison...* Oh ! le monde ! Le monde ! je l'exècre !

— Dieu te reste, mon ami, dit madame Roland, et dans le ciel Octavie te pardonne,

La nuit descendait des montagnes. Le soleil disparût derrière l'horizon et tout rentra dans le silence autour du tombeau d'Octavie Derval.

FIN D'OCTAVIE ET FRANÇOISE.

AUGUSTE RICARD.

LE

BAILLI D'ORLÉANS.

CHRONIQUE DU XVI[e] SIÈCLE

Par le baron de Bilderbeck.

I

A la mort de Henri II, François second du nom, âgé de seize ans monta sur le trône de France; jamais monarque n'avait encore reçu le sceptre dans un temps plus orageux. La paix régnait à l'exté-

rieur, mais les factions déchiraient le royaume, et c'était au nom de la religion que des frères s'armaient les uns contre les autres; je laisse à la muse de l'histoire le soin de dérouler le sombre et sanglant tableau de nos guerres civiles, je ne veux vous parler que de mon *bailli d'Orléans.*

Groslot était son nom ; de toute sa maison, il ne restait plus à Jacobine son épouse, et à sa fille Anna, qu'une petite chambre sur la cour, où tristement assises, elles regardaient par-dessus le mur du jardin la tour de l'église de Saint-Pierre. Groslot, en sa qualité de bailli d'Orléans, s'était rendu dès l'aube du jour à l'hôtel-de-ville, où, de concert avec les échevins, il faisait toutes les dispositions pour la réception du roi, laissant au chevalier d'Humières, chambellan de Fran-

çois II, le soin de prendre une connaissance plus particulière de sa propre maison, dans laquelle Sa Majesté venait de descendre.

Un morne silence régnait dans Orléans, la ville semblait déserte, Charles de Bourbon, le prince de la Roche-sur-Yon étaient arrivés la veille, avec le lieutenant du gouvernement, Cyprien, à la tête de la compagnie des gendarmes de Montluc, qui furent bientôt suivis par les arbalêtriers et les arquebusiers de Taranne. Les gendarmes campaient sur la place du Marcroy, les arquebusiers aux pieds du monument érigé à la Pucelle; ils avaient en même temps pris possession des tourelles de l'autre côté du pont de la Loire; toutes les boutiques étaient fermées, comme aux approches de l'ennemi on ne rencontrait que quelques bourgeois

qui allaient isolément déposer à l'hôtel-de-ville ces mêmes armes, avec lesquelles ils avaient si glorieusement défendus leurs foyers.

— Il nous faut donc décidément abandonner toute notre maison aux gens du roi, dit Anna à sa mère, quitter ma chambrette si commode, si agréable ! et Dieu sait le temps que durera l'assemblée des états...

— Anna, ce n'est pas ta chambrette que tu regrettes si fort, lui répondit sa mère, mais c'est parce que sa vue donne sur cette maison du coin, en face les Jacobins.

Une forte rougeur monta au visage de la jeune fille, elle baissa ses grands yeux d'un bleu tendre comme le ciel au matin, et un soupir qu'elle cherchait à étouffer fut toute sa réponse.

— O ma fille! continua Jacobine Groslot, j'eus bien désiré que tes regards ne se fussent jamais tournés vers la demeure de ce papiste, car j'ai de tristes pressentimens..

Anna était encore suspendue au cou de sa mère à l'arrivée de Jérôme Groslot.

—Essuyez vos larmes, leur dit-il, et rassemblez à la hâte tout ce que vous avez encore de précieux à conserver. Nous allons quitter le foyer de mes ancêtres pour n'y rentrer peut-être jamais... Toi, Jacobine, tu vas avec ta fille t'installer chez ton père; il n'y a pas de temps à perdre, c'est demain que le roi arrive; puis, il ajouta avec une amère ironie. Il leur faut au moins vingt-quatre heures d'avance pour purifier la maison du huguenot, et la purger de toutes ses hérétiques immondices.

— La maison de mon père est si petite, dit Jacobine, à peine s'il pourra nous donner une ou deux chambres, et toi qui es accoutumé à avoir toutes tes aises, comment t'y loger?

— Que cela ne t'inquiète pas, répondit Groslot, notre bon roi lui-même se chargera de faire donner un logement à son bailli d'Orléans. — Un rire forcé accompagna ces paroles.

Jacobine se jeta, toute éplorée, dans les bras de sa fille. Une heure après, elle avait remis toutes les clefs au chevalier d'Humières.

Le 18 octobre de l'an de grâce 1560, le vénérable bailli Groslot avec le prévot Lamothe et les échevins d'Orléans, se rendirent à l'entrée du faubourg du Bonnier pour y attendre l'arrivée du roi, Ils se tenaient à quelque distance d'une tribune

élevée à la hâte, leur attitude était calme, mais leurs visages empreints d'une tristesse qu'ils ne cherchaient même pas à cacher.

— Mes amis! leur répétait à tout instant Groslot, ne perdez pas courage, nous avons un protecteur plus puissant que les rois, Dieu qui lit dans nos cœurs.

— Votre croyance fera votre perte! s'écrie enfin le prévot Lamothe, jeune homme que sa profonde érudition et son énergique fermeté avait élevé à un poste, qui, de son temps, était toujours réservé à des hommes d'un âge mûr; oui, je vous l'ai dit, et vous le répète, votre fanatisme religieux fera le malheur de notre ville et le vôtre, vous vous êtes attiré la colère du roi, elle retombera sur Orléans, cette perle de sa couronne; déjà ses citoyens désarmés attendent, en frémissant d'in-

dignation les chaînes qu'on leur prépare...

— Désarmés, dites-vous? reprend Robours avec un sourire sardonique, et ne voyez-vous pas nos belles compagnies s'avancer, drapeau déployé, entre ces deux lignes des arquebusiers Écossais, ne leur a-t-on pas généreusement *prêté* leurs propres armes, sans munitions, il est vrai, pour parader devant notre roi bien-aimé? Qu'avez-vous à répondre à cela?

Lamothe piqué du sarcasme, allait éclater.

— Calmez-vous, jeune homme, lui dit le bailli en fixant sur lui un regard bienveillant, si nous n'avons pas la même croyance, les mêmes sentimens nous animent; tous, nous chérissons également notre commune patrie, et désirons son bien-être...

— Que vous aussi, Jérôme Groslot, que je révère à l'égal de mon père, que vous aussi ayez quitté la bonne voie...

— Laissons cela, les voici qui arrivent armés de fer et de feu, ceux qui se disent chargés de nous remettre dans cette *bonne voie!* — Et il désignait du doigt une nuée de poussière qui annonçait l'approche d'une troupe de cavaliers. — C'était le duc de Bourbon et sa suite, la fleur de la noblesse catholique, le prince de la Roche-sur-Yon le suivait de près, ils allaient au devant du roi.

François de Guise allait dépasser la tribune, tout-à-coup il fait retourner son cheval, et s'avançant vers Groslot. — Bailli, lui dit-il, n'étiez-vous pas avec moi à Metz?

— Oui, monseigneur, avec deux bannières d'Orléans.

— Je vous ai reconnu, et me suis rappelé que vous étiez un de ces braves, comme je les aime, c'est pourquoi je vous conseille de rentrer chez vous, et de ne pas vous présenter ici aux yeux du roi.

— Je suis à mon poste, seigneur duc, vous devez avoir souvenance que Jérôme Groslot ne l'a jamais déserté.

— Mon intention a été de prévenir un ancien compagnon d'armes d'un danger qui le menace, s'il ne veut pas suivre mon conseil, le bailli d'Orléans pourra s'en repentir, — il dit et pique des deux. — Adieu, Groslot !

— Je pense comme le duc, lui dit Lamothe en le tirant à l'écart, ne vous exposez pas témérairement et sans nulle nécessité, le jeune monarque s'emporte facilement, le cardinal de Lorraine, qui ne

le quitte pas plus que son ombre, voit avec un secret plaisir ces élans d'un caractère bouillant et irrascible, il les excite même pour se donner ensuite le mérite de les calmer, son éminence éteint d'une main le feu que de l'autre il a allumé.

— Je reconnais vos bonnes intentions et vous en remercie, dit Groslot en lui serrant la main, mais le devoir avant tout, laissez-moi l'accomplir, souvenez-vous-en, mon jeune ami, le devoir avant tout!

— Oui, certes, je m'en souviendrai, j'en ai déjà donné une preuve en restant fidèle à la croyance de mes pères.

— Et si le ciel dans ses immuables décrets a déjà marqué mon heure dernière, devenez l'appui, le protecteur des miens..

— Qui? moi! s'écria Lamothe.

— Oui, toi, mon fils! répéta le bailli en le frappant sur l'épaule.

— Eh ! quoi, c'est à Lamothe le catholique, que vous, disciple de Calvin, léguez ce que vous avez de plus cher au monde.. votre épouse !.. votre enfant !..

—Je vois l'homme, et non sa croyance.. vous aimez Anna !

— Eh ! quoi, vous sauriez...

— Depuis long-temps... Vous ne l'aimeriez pas que je croirais néanmoins ne pouvoir la confier à de plus dignes mains...

II

Cette conversation fut interrompue par le cri qui soudain s'éleva de toutes parts: *Le roi! le roi!* Groslot fût se replacer à la tête des échevins.

Le roi, ainsi que la reine, descendirent

de cheval aux pieds de la tribune. Lorsqu'ils eurent pris place, le bailli monta les degrés, et posant un genoux en terre, il éleva sur un coussin de velours noir les clés de la ville.

— Est-ce qu'aujourd'hui tout est noir? dit le roi en se tournant du côté du cardinal de Lorraine.

Le bailli, après un moment d'attente, prenant la parole d'une voix ferme et assurée :

—Sire ! votre bonne ville d'Orléans que j'ai l'honneur de représenter.....

— Vous êtes le bailli Groslot? interrompit le roi en se levant avec impétuosité de son siège, et vous avez l'audace de paraître devant moi !

— Oui, sire, je suis le bailli Groslot, qui, ainsi qu'il lui appartient, vous présente les clés de votre fidèle ville d'Orléans.

— Sortez de ma présence! Où est le prévôt Lamothe?

— Me voici, sire, répondit celui-ci en s'avançant.

— Ce n'est que de mains pures que je puis recevoir les clefs de cette ville.

Groslot salua profondément, remit le coussin au prévôt, et s'éloigna.

Le roi rendit aussitôt les clefs à Lamothe.

— C'est avec satisfaction et confiance que je vous les remets. — Ces paroles étaient accompagnées d'un sourire gracieux. — Demeurez toujours fidèle à notre sainte Église et à votre roi.

Alors défilèrent les compagnies de la ville d'Orléans. Groslot, qui ne s'était pas laissé intimider par la brusque incartade du roi, marchait en tête; les arbalêtriers fermaient la marche. Le roi fit ensuite son

entrée solennelle, pendant que la reine se rendait dans une maison du faubourg préparée pour sa réception : par ordre du roi, Lamothe s'était joint à son cortège.

François, précédé par deux cents gentilshommes de sa maison, entra par la porte du Bannier; il était vêtu en velours noir, et portait en sautoir l'Ordre de Saint-Michel; il montait un étalon d'Espagne noir, dont la couverture de même couleur était parsemée de fleurs-de-lys d'argent. Ces fleurs, et la plume blanche de sa toque, contrastaient singulièrement avec tout le reste de son lugubre costume. Quatre capitaines des compagnies d'Orléans portaient au-dessus de lui un dais de drap d'or, sur lequel étaient brodées les armes de la ville. Les cardinaux de Bourbon et de Lorraine suivaient sur des mules; venaient ensuite les frères du roi,

les ducs d'Orléans et d'Anjou, accompagnés du duc de Guise et du prince de la Roche-sur-Yon; puis les maréchaux de Saint-André et de Brissac, les chevaliers de l'Ordre de Saint-Michel, les grands dignitaires; enfin Richelieu-Duplessis à la tête de ses arquebusiers. En quittant le faubourg pour arriver dans la ville, le roi plongea un regard sombre et sévère dans la profonde solitude qui s'ouvrait devant lui. Personne dans les rues, toutes les portes, toutes les fenêtres fermées..... Alors se tournant vers le duc de Guise : — Tout est-il donc mort dans Orléans ? je ne vois que des soldats, et pas un seul bourgeois. Le cœur d'aucun Français ne parlera donc à l'approche de son roi !

— J'en doute, répondit le duc avec un

sourire sardonique ; ces hérétiques sont entêtés, ils ont le cœur dur.

— Et Jérôme Groslot leur en donne l'exemple, ajouta le roi.

— Sire ! ce Groslot était un brave soldat, reprit vivement le duc ; c'est à Metz que j'appris à le connaître ; il fut un de mes meilleurs officiers.....

— Tout ce qui vient de Metz, mon cher oncle, est chez vous en bonne odeur, répondit le roi d'un ton railleur.

— J'espère chez vous aussi, sire, répliqua le duc ; et son regard étincelait, car si à cette époque François de Guise n'avait pas sauvé ce boulevard du royaume, qui sait si aujourd'hui sa majesté aurait pu faire cette plaisanterie à son oncle !

La rougeur monta au visage du jeune monarque ; cette réponse hardie lui avait

fortement déplu ; mais il n'osa cependant pas le faire sentir au duc.

Arrivé au pied de la croix rouge, le roi descendit de cheval, et se découvrit pour dire un *Ave Maria*. C'était un bien triste spectacle que de voir ce jeune vieillard couronné, entouré de soldats, adresser au ciel sa fervente prière. Ce visage d'une pâleur livide, ce regard terne, incertain, qui lançait encore par intervalles de faibles éclairs, comme une lampe prête à s'éteindre faute d'aliment. Ce costume funèbre sur ce corps si frêle, c'était l'image de la mort qui , en haine de la vie, s'avance à pas lents, et exerce sourdement ses affreux ravages.

En remontant à cheval, il fit signe à Lamothe d'approcher. — Quelle désolante solitude ! lui dit-il ; c'est un cimetière sur lequel je marche ; je ne vois même

ni femmes, ni enfans, personne qui vienne dire à son roi : *Soyez le bienvenu.*

—Sire ! lui répondit Lamothe, les bourgeois d'Orléans, ont toujours eu pour habitude de ne se présenter devant leur roi, que revêtus de leurs armes; seuls, ils lui servaient de gardes dans l'enceinte de leurs murs.

— Eh ! ne viens-je pas de les voir couverts de leurs armures...

— Des armes d'emprunt; depuis que Cyprien les a désarmés, ils se tiennent honteux et humiliés, cachés dans leurs maisons, attristés de voir leur roi gardé par des soldats mercenaires, et des étrangers...

— C'est de la morgue, dit François.

—Non, sire, c'est l'indignation que tout bon et loyal Français éprouve lorsque l'on

veut le séparer et l'éloigner de son souverain.

Le roi en lançant un regard courroucé au prévôt indiscret, donna une si forte secousse à son cheval, que l'animal effrayé broncha ; un cavalier de la suite vint au secours du faible écuyer, qui n'aurait pas eu la force de relever sa monture.— Voilà qui est de mauvais augure, se disait-on, tout bas, autour de lui. On était arrivé devant la cathédrale. — L'archevêque Monillier, avec son nombreux clergé, attendait Sa Majesté, pour lui présenter l'eau bénite, puis aprés l'avoir conduite à sa place, dans le chœur, il commença le service divin.

Cependant, l'intrépide bailli attendait le monarque à la porte de sa maison, et, s'inclinant profondément devant lui :

— Puisque j'ai dit-il, l'honneur de rece-

voir mon souverain chez moi, il était de mon devoir d'y venir prendre ses ordres.

Le roi passa sans répondre, mais se retournant tout-à-coup, au haut de l'escalier.

— Bailli, dit-il, puisqu'il vous a plu de me faire préparer un logement si agréable, je dois pourvoir au vôtre; je vais m'en occuper. Le rire hideux qui accompagnait ces paroles si peu royales, en était le commentaire.

III

Le cardinal de Lorraine, suivit seul le roi dans son appartement.

Dans l'après-dîner du même jour, la reine fit également son entrée solennelle; mais le bailli ne vint pas lui présenter les

clefs de la ville; le roi l'avait expressément défendu.

La jeune reine Marie, en robe de satin blanc, sur laquelle se drapait un manteau cramoisi, portait une toque de la même couleur; elle montait une jeune haquenée, d'une blancheur éclatante. Sa belle chevelure se bouclait avec grâce autour de sa haute collerette de dentelles, qui préservait un col d'albâtre des rayons du soleil. Son regard affable et doux, cherchait partout un être vivant, auquel elle put sourire; elle n'en trouva aucun. Toujours le même silence, la même solitude... Alors, son cœur se resserra, tourmenté par de sinistres pressentimens. Un profond soupir souleva sa poitrine et ses yeux se fixèrent en terre.

La reine-mère chevauchait à ses côtés, montée sur un superbe coursier arabe,

qu'elle maniait avec grâce et habilité; elle eût sans doute préféré manier de la sorte les rênes de l'État; mais le cardinal de Lorraine les tenait d'une main si ferme qu'il n'était pas probable qu'elle parvint jamais à les lui arracher. Lorsqu'elle passa devant la maison de Michel Sevin, le beau-père de Groslot, celui-ci s'approcha, mais avec précaution, de la fenêtre; cependant, Catherine dût l'avoir remarqué, car elle éleva vers cette fenêtre un regard de bienveillance. — Dans quel temps vivons-nous, grand Dieu ! s'écria le bailli, est-ce là l'entrée d'une reine de France dans Orléans ! Est-ce encore là cette même ville devant laquelle vint échouer toute la puissance de l'Angleterre !... Elle est devenue le cimetière des Guises... O ma patrie te voilà donc la proie du Lorrain... de l'étranger !... La voluptueuse Italie

nous a imposé une seconde Messaline, et c'est en vain qu'un ange est descendu vers toi, des nues glacées de l'Ecosse... O ma patrie, réveille-toi !...

Lamothe se précipite en cet instant dans la chambre: — Sauvez! s'écrie-t-il, sauvez tout ce qui est encore en votre pouvoir... Donnez-moi la clef de votre cabinet, afin que je puisse y en faire disparaître tous les papiers qui pourraient vous nuire ; dans une heure il n'en sera plus temps... Vous allez être arrêté !...

— Je m'y attendais, dit Groslot en remettant à Lamothe la clef qu'il lui demandait.

Lamothe disparut aussitôt, sans avoir même jeté un regard sur la pauvre Anna, qui était tombée sans connaissance aux pieds de sa mère. — Jacobine, ruisselant

en larmes, tenait son époux étroitement embrassé.

— Calme-toi, ma Jacobine, dit Groslot, les souverains de la terre sont comme nous dans la main de Dieu; mets en lui toute ta confiance. Ici-bas, je te laisse un appui solide, un loyal protecteur.

— Et qui pourrait jamais te remplacer près de moi?

— Lamothe sera ton fils.... et le frère d'Anna.

— Lui! lui! l'ennemi de notre croyance.

— Ce n'est pas la croyance de l'homme, c'est son cœur qu'il faut juger. Lamothe a mon estime, il aime Anna.

— Hélas! je ne le sais que trop.

En parlant ainsi elle aidait sa fille à se relever. — Martigny entra en ce moment à la tête d'une troupe d'hommes armés — De par le Roi, je vous arrête, dit-il. Se

tournant vers le sieur de Serigny qui l'accompagnait — Exécutez les ordres de Sa Majesté, faites dans la maison les recherches les plus exactes de ses papiers, surtout parmi ceux qui ont quelque rapport avec la conjuration d'Amboise et le prince de Condé.

— Donnez-moi la clef de votre cabinet, dit Serigny à Groslot.

— Il est resté ouvert, répondit Groslot justement alarmé pour Lamothe. — Puis, après avoir embrassé sa femme et sa fille, il suivit Martigny à la tour.

Cependant Lamothe avait fait diligence; chargé de tous les papiers du bailli, il était sorti de sa maison avant l'arrivée de Serigny; rentré chez lui, il livra aux flammes tout ce qui aurait pu compromettre le père d'Anna.

Le roi, les deux reines et leur suite

étaient rassemblés sur le balcon de la maison Groslot; le jeune monarque avait les yeux incessamment fixés sur la maison du prévot, qui s'élevait par-dessus toutes les autres et formait l'angle de la place de l'Etappe. Sa tête reposait dans sa main droite, il rêvait profondément. La reine Marie, debout devant lui, posait ses doigts caressans sur le front de son débile époux et rangeait en boucles symétriques sa mince chevelure; elle le regardait d'un œil de compassion, et de tristes idées soulevaient sa poitrine.

Catherine de Médicis, assise à l'autre extrémité, contemplait ce couple royal, et un sourire indéfinissable errait sur ses lèvres; derrière elle se tenaient ses dames, Isabelle de Limeuil et Jacqueline de Rouet elle causait à voix basse avec le chancelier de l'Hôpital.

Le duc de Guise s'était arrêté sous le seuil de la porte vitrée, suivant des yeux son père, le cardinal et le maréchal de Brénac qui se promenaient dans le salon; leur conversation était très-animée, mais le duc ne put saisir aucune de leurs paroles.

Ce demi-silence fut tout-à-coup interrompu ; Un cavalier venait de déboucher du côté de l'église Sainte-Croix, il arrivait au galop, son cheval était en nage. — C'était le chevalier de Thermes — Arrivé devant le balcon, il sauta en bas de son cheval et s'inclina devant le roi ; le cardinal était déjà descendu à sa rencontre

L'attente était générale, il s'agissait d'apprendre si le prince de Condé se rendrait à l'invitation du roi, ou si la conduite imprudente de Montpezac, qui osa lui interdire l'entrée de Poitiers, lui avait ou-

vert les yeux et décidé à retourner dans la Guianne. La pâle figure du roi s'était légèrement colorée, ses yeux étincelaient comme ceux d'un jeune tigre prêt à s'élancer sur sa proie; Marie l'observait avec inquiétude ; Catherine maîtrisait avec peine son impatience; le duc de Guise souriait en la regardant — il eut préféré, sans doute, loyalement entrer en lice avec son rival, au lieu de l'attirer dans le piège d'une manière aussi perfide — de Catherine son regard s'était porté sur Isabelle de Limeuil qui pouvait se soutenir à peine quoiqu'appuyée sur le fauteuil de la reine — Marie en avait également fait l'observation. — Seriez-vous indisposée ? lui demanda-t-elle de ce ton de bonté qui lui était naturel. — Non madame, répondit-elle, mais déjà ses genoux fléchissaient. — *Il arrive !* s'écria le cardinal en entrant.

— Isabelle était tombée sans connaissance derrière le fauteuil de la reine. — Le roi lui passa presque sur le corps en se précipitant dans son cabinet, suivi du cardinal dont la figure était rayonnante. — Isabelle fut emportée par ses compagnes.

François de Guise était demeuré spectateur impassible de cette scène rapide ; il avait même l'air de n'y prendre aucun intérêt, mais l'œil italien et perçant de Catherine était resté cloué sur lui.

IV

On n'était pas plus tranquille dans la maison de Michel Sevin que dans la royale demeure. Lamothe s'efforçait en vain d'offrir à la mère et à la fille des motifs de consolation, le malheur les avait rappro-

chés — les pleurs d'Anna avaient ouvert un cœur que le fanatisme religieux tenait jusqu'ici fermé. — Fidèle aux principes qui, dès la plus tendre enfance, lui furent inculqués par son oncle, l'abbé de Saint-Pierre, Lamothe avait combattu avec obstination le penchant qui l'entraînait vers Anna; souvent vaincu dans ses combats intérieurs, ses défaites augmentaient encore en lui la haine qu'il portait aux disciples de Calvin, mais depuis quelques temps ses prières n'étaient déjà plus aussi ferventes. Lorsque, prosterné aux pieds de l'image de la mère de Dieu, il la suppliait de lui prêter sa divine assistance, c'était l'image d'Anna qu'il voyait, d'Anna assise sur le balcon de la maison paternelle, ayant l'enfant d'une voisine sur ses genoux et lui prodiguant de douces caresses.... Un jour, qu'entièrement découragé

par cette lutte inutile, il allait sortir du saint lieu, ses regards se portèrent par hasard sur un confessionnal, il y reconnut le dominicain Joseph, un ancien ami de son oncle — un mouvement involontaire, qu'il prit pour une divine inspiration, le précipita à ses pieds — et dans le désespoir d'une âme alarmée, il lui fit sa confidence tout entière.

Le dominicain l'avait écouté avec calme. Lorsqu'il eut cessé de parler. — Mon fils, lui dit-il, cette Anna Groslot, qui s'est montrée à tes regards fascinés sous des formes angéliques, est une fille de l'enfer. Elle arrive de la Rochelle, où elle a été, à l'exemple de son père, abjurer la foi de ses ancêtres; je te le répète, l'esprit tentateur a fasciné tes yeux; il médite ton éternelle damnation. Lamothe avait écouté en frémissant les paroles du

moine confesseur, et il sortit de l'église plus découragé encore qu'il y était entré. En repassant sur la place de l'Étappe pour rentrer chez lui, ses yeux se levèrent machinalement vers le fatal balcon. Anna s'y tenait appuyée; elle repondit par un sourire gracieux au salut qu'il ne put se dispenser de lui adresser. Ce sourire fut comme un second coup de poignard enfermé dans une plaie encore saignante. Depuis ce jour, l'image d'Anna ne sortit plus ni de sa pensée, ni de son cœur; il voyait Anna dans la maison de son père, avec lequel ses fonctions le mettaient en rapport fréquens; ses yeux parlèrent malgré lui; ils avaient été compris. Mais jamais encore, et il était fier de son courage, sa bouche n'avait prononcé le mot d'*amour*. Il le fut dans ce moment de terreur et d'angoisses où la

pauvre enfant, fondant en larmes, suppliait le seul protecteur qui lui restait au monde, de ne pas l'abandonner... A ces douces paroles qu'étouffaient les sanglots de la jeune fille tremblante, éperdue, le fanatisme religieux avait cédé à la voix de nature; Anna était si belle, si touchante dans sa profonde douleur!.... Lamothe tomba à ses pieds, lui fit l'aveu d'une passion vainement combattue, et la naïve enfant, les yeux brillans de joie à travers les larmes qui ne cessaient de couler, n'hésita pas à lui apprendre que son jeune cœur le payait du plus tendre retour. Le serment d'une fidélité à toute épreuve fut prononcé; Lamothe retourna chez lui dans l'ivresse de son bonheur, et la première personne qui s'offrit à ses regards fut... le père Joseph...

— C'est votre oncle, le vénérable abbé

de Saint-Pierre qui m'envoie pour vous dire que l'on n'a pas cessé d'avoir l'œil sur vous, que l'on a épié toutes vos démarches, et que l'on a vu qu'il était temps enfin de vous arracher, malgré vous-même, au piège que cette hérétique maudite, cette artificieuse Anna tendait à votre crédulité.

— Mon révérend père, s'écrie Lamothe incapable de se contenir, ménagez vos expressions si vous voulez que je vous écoute plus long-temps...

Le moine sentit qu'il fallait prendre un détour pour arriver à son but, et sans se décontenancer, changeant aussitôt de conversation : — Ceci n'était dit qu'en passant, car j'ai à vous entretenir de choses plus importantes : je sors de chez le cardinal de Lorraine, où j'ai appris certaines particularités dont il est bon que

vous soyez instruit d'avance pour vous servir de guide. Mais vous êtes depuis quelques semaines devenu tellement étranger à nos plus chers intérêts, que je ne sais si je puis, sans commettre une imprudence, vous confier des secrets de cette nature...

— Si ces secrets me concernent, gardez-les, je n'aime pas à lire d'avance dans les livres du Destin..... S'ils intéressent d'autres personnes auxquelles je puis être utile.....

— Ils concernent Jérôme Groslot! répondit le dominicain en regardant fixement son interlocuteur.

— Notre bailli! la ville d'Orléans, et par conséquent son prévôt, sont dans l'obligation de prendre fait et cause pour lui. Parlez donc, je vous écoute.....

— Soins inutiles, répondit le moine en traînant ses paroles; cet homme est perdu

sans ressource, le roi veut sa mort... Il sera la première victime d'un auto-da-fé qui purgera notre atmosphère...

— Et s'il retournait à la foi de ses pères? S'il abjurait ses erreurs?

— N'importe, il faut qu'il meure pour la plus grande gloire de notre sainte religion.

— Qu'il meure!

— Oui, et pour le salut d'un plus grand nombre, ajouta le révérend en souriant avec componction; mais, à propos, j'allais presque oublier l'essentiel, son éminence m'a chargé de vous prier de mettre momentanément votre maison à sa disposition pour le service du roi.

— Ma maison?

— Oui, mon fils, toute votre maison! Son isolement la rend propre à l'usage que l'on veut en faire, c'est une petite for-

teresse qui, en cas d'émeute, offrirait des moyens de défense...

— Vous parlez comme si vous étiez le sire de Cyprière, répondit Lamothe, qui, pénétrant les secrètes intentions de son éminence, avait tout-à-coup recouvré sa présence d'esprit et son sang-froid...

— Hésiteriez-vous ?

— Loin de là, quelque soit l'usage que Sa Majesté prétende faire de ma maison, vous pouvez assurer son éminence, que ma personne, ainsi que tout ce que je possède est entièrement à son service..

— Bien, mon fils, je ne manquerai pas de répéter, mot pour mot à son éminence, ce que vous venez de me dire, je lui ferai connaître votre dévouement à notre bon roi, à qui Dieu veuille accorder encore de longues années, et, si le ciel vous donne la force de séparer pour toujours votre

cause de celle des hérétiques, je puis vous prédire que vous serez appelé à de grandes choses... Au revoir !

Lamothe venait de faire une découverte dont il se promit bien de tirer un bon parti.

V

Catherine de Médicis, assise à la tête du lit d'Isabelle de Limeuil, lui disait : — Mon enfant ! je connais, tu le sais, ta liaison avec le prince de Condé, et je n'y ai porté aucun obstacle, — Isabelle baisa

la main de la reine. — Les faiblesses de notre triste humanité ne me sont point étrangères, et j'en ai compassion, je ne dissimule pas que je vois avec un secret plaisir nos grands seigneurs donner *à ma cour* la préférence sur celle de Marie, mais je dois recommander de la prudence, exiger le mystère. Il y a des choses que je ne vois que lorsque je suis forcée de les voir, tu me comprends!... — Isabelle imprima pour la seconde fois ses lèvres sur la main de la souveraine. — Hier, tu t'es compromise, il faut, mon enfant, avoir plus d'empire sur soi-même... Le duc t'observait... A ce nom, je vois tout ton corps frissonner... Isabelle! ne me déguises rien, parle-moi franchement.. Eh! quoi, lorsque je t'interroge, tu gardes le silence!... tu hésites de me répondre...

Votre confiance, mademoiselle, doit répondre à la mienne !...

La confidence que l'imprudente avait à faire était délicate, il fallait avouer que par coquetterie, et flattée de la préférence que le duc de Guise, l'oncle du roi, lui donnait publiquement sur toutes ses rivales, elle avait feint des sentimens que son cœur ignorait, que ce cœur n'avait parlé que lorsque le beau Condé s'était offert pour la première fois à ses regards dans le château de Fontainebleau.

— Malheureuse ! s'écria la reine, te jouer ainsi du duc ! Tu ne le connais donc pas ?

— Condé, poursuivit Isabelle, et elle s'échauffait en parlant, se présenta devant son roi, entouré de ses plus mortels ennemis... déjà son courage, sa noble assurance m'avaient inspiré pour lui le plus vif

interêt... mais combien cet intérêt devint plus puissant, lorsque je le vis jeter son gant aux pieds du trône, appelant en combat singulier quiconque oserait l'accuser d'avoir pris la moindre part à la conspiration d'Amboise... fut-ce l'effet du hasard, ou mon destin le voulait-il ainsi, ce fut en ce moment que nos yeux se rencontrèrent; lorsqu'on l'emmena pour le mener en prison, ils se rencontrèrent encore... c'est en ce moment aussi que mon amour prit naissance..... Condé sortit de prison... Le duc, les yeux de la jalousie sont si perçants !.. le duc ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait un rival préféré, et depuis ce jour il ne m'a plus adressé la parole.

— Déjà rivaux d'ambition, s'écria la reine, et pour surcroît de malheur, maintenant rivaux d'amour... Isabelle! c'est toi qui auras perdu le prince de Condé!....

A ces mots, Isabelle s'élança de son lit, et tombant aux pieds de la reine, embrassant ses genoux, elle s'écria : — O ma noble bienfaitrice ! ô ma mère ! sauvez, sauvez le prince !.. et que tous les dangers qui le menacent retombent sur moi !..

Elle était encore aux pieds de Catherine qui, vivement émue, et ne sachant à quel parti s'arrêter, cherchait par de douces paroles à calmer cette violente agitation, lorsque la porte s'ouvrit. C'était la duchesse de Montpensier... tandis que mademoiselle de Limeuil, confuse, interdite, jetait sur elle et s'enveloppait de son manteau, la reine était allée au-devant de la duchesse : Nous avons ici, lui dit-elle, une malade, bien malade !.. viendrais-tu lui offrir des consolations ? Que dit-on du prince ?

—Je reçois à l'instant une lettre de l'ar-

chevêque de Vienne, répondit la duchesse à l'oreille de la reine, elle n'est pas faite pour la guérir du mal qui la tourmente....

Catherine, après avoir baisé au front sa protégée, alla avec la duchesse se renfermer dans son cabinet.

VI

Cependant, Antoine de Navarre et le prince de Condé s'approchaient d'Orléans. Déjà ils avaient congédié les huit cents gentilshommes qui étaient venus les rejoindre sous les murs de Poitiers, n'at-

tendant qu'un ordre de leurs chefs, pour les mettre à la tête d'une armée de dix mille hommes, au moins. — Mais ces deux princes, plein du sentiment de leur innocence, se confiant aveuglément à la parole du roi, sourds aux avertissemens qui leur arrivaient de toutes parts, marchaient gaîment au-devant de leur destinée.

Déjà aux portes d'Orléans, ils pouvaient pressentir la réception qu'on leur réservait. — Le cardinal de Bourbon, et le prince de la Roche-sur-Yon, furent les seuls, qui, par ordre du roi, allèrent à leur rencontre jusqu'à l'entrée du faubourg.

L'aspect des arbalêtriers, placés sur deux rangs, derrière lesquels circulaient quelques bourgeois mornes et silencieux, leur fit enfin ouvrir les yeux. — Du courage, mon cousin, dit Condé au roi de Navarre, il ne nous verront pas plier devant

les Guises, le sang de Saint-Louis qui circule dans nos veines, ne supportera pas cette humiliation. — Lorsqu'ils passèrent sur le pont de la Loire, où les arquebusiers de Javannes, étaient rangés en bataille, un des soldats pris de vin, se mit à crier: *Aux fagots les Calvinistes!* — Le prince poussa son cheval sur lui. L'ivrogne tomba à genoux. Le prince, en souriant, le montra du doigt à Javannes et continua son chemin. Il contempla en passant le monument érigé par Charles VII à la Pucelle; et lui aussi marchait peut-être vers l'échafaud, pour avoir voulu délivrer la France d'une domination odieuse!...

—*En avant!* s'écria une voix qui partait du centre d'une troupe de soldats; *en avant donc! il y a déjà assez long-temps, que pour ces chiens d'hérétiques, nous sommes ici à nous morfondre!*

Le roi de Navarre était outré, mais Condé donna en riant des éperons à son palefroy. — Dans la rue Royale, sur la place du Martroy, partout ils virent les troupes animées du même esprit.

Aux portes de la demeure royale, le roi de Navarre exigea, en sa qualité de prince du sang, qu'elles lui fussent ouvertes pour entrer à cheval dans la cour. — Le commandant du poste s'y opposa, et le roi, ainsi que le prince, se virent contraints de descendre de cheval dans la rue, et d'entrer à pied.

François II, entouré de sa cour, fit aux Bourbons un accueil plein d'une froide dignité. — Il embrassa le roi de Navarre, et tourna le dos au prince de Condé. — Les Guises restèrent à leurs places. — Les princes suivirent ensuite le roi chez la reine-mère. — Les Guises ne sortirent pas du salon de réception. — La reine se

montra affable et bienveillante, mais son air triste et peiné annonçait l'orage qu'elle prévoyait. — En effet, avant qu'elle ait eu le temps de prendre la parole pour répondre au roi de Navarre. — Son fils, s'adressant au prince de Condé, lui fit les reproches les plus sanglans, l'accusa d'avoir fomenté la Conjuration d'Amboise, aspiré au trône, et attenté à ses jours.

Condé abaissait en souriant un regard de compassion sur son pauvre cousin, qui venait d'épuiser le peu de force qui lui restait dans cette sortie absurde, dictée par le cardinal. Enfin, il lui répondit: — Ma présence ici devrait suffisamment convaincre Votre Majesté, de mon entière innocence. Si j'étais coupable, mes nombreux ennemis qui se taisent se seraient déjà empressés d'élever la voix.

— Le tribunal que je vais convoquer

prononcera, répondit le roi, et il se hâta de sortir. — Les princes prirent aussitôt congé de la reine-mère. — A la porte de son appartement, deux capitaines de la garde royale, Messieurs de Mailly et de Brézé, demandèrent au prince son épée au nom du roi. — Il la leur remit, et se laissa conduire dans la maison de Lamothe, transformée en prison d'Etat; Groslot venait également d'y être conduit. — Des barreaux de fer avaient été également placés à toutes les fenêtres, les portes inutiles murées, et sur la plate-forme, on avait mis en batterie des petites pièces de canons qui enfilaient toutes les rues aboutissantes sur la place de l'Etappe. — Le capitaine Gohaz, l'âme damnée du cardinal, commandait le fort détachement commis à la garde des prisonniers.

VII

L'arrestation du prince de Condé, celle du bailli d'Orléans, qui jouissait de l'estime générale, mit toute la France en émoi. L'amiral Coligny, lui-même, toujours si prudent, si réservé, fit, sous main, enten-

dre aux chefs du parti qu'il s'agissait ici de vaincre ou de périr, et qu'il fallait sans retard voler au secours du prince. Les plus sages remontrances, le tableau hideux d'une guerre civile inévitable, ne fit aucun effet sur l'esprit malade du débile monarque, la perte de Condé et de ses adhérens avait été résolue; ainsi le voulaient les Guises; ayant cependant toujours grand soin d'en rejeter tout l'odieux sur le roi lui-même. On envoya un moine pour dire la messe dans la chambre du prince, qui le fit sortir en disant : Je ne suis pas ici pour entendre votre messe, mais pour prouver mon innocence. — Le sir de l'Aubépine, détaché par les Guises, lui proposa un rapprochement avec eux.* — *Il n'y a*, répondit le prince, *de meilleur moyen*

* Historique.

d'appointement qu'avec la pointe de la lance. — En vain il récusa le tribunal convoqué pour le juger, ne devant, en sa qualité de prince du sang, comparaître que devant ses pairs; il fut décidé que l'on passerait outre. — Sa perte était arrêtée, à plus forte raison celle du vénérable bailli. — Aux vives et pressantes représentations de Lamothe. — Le cardinal opposa un passage de la Bible ; *Il vaut bien mieux perdre un membre que le corps en entier.* — L'audience demandée au roi par le prévôt lui fut refusée. — Il avait proposé à Anna, comme le seul moyen de sauver son père, de faire abjuration et d'aller à la messe. — Jamais! — Mais enfin, pourrez-vous voir de sang-froid, votre père monter sur l'échafaud ! — Je vais à l'instant faire la démarche que le ciel m'a inspiré. Au revoir, Lamothe... rassurez ma mère. — Où

voulez-vous donc aller? — Là où mon devoir m'appelle et où vous ne pouvez m'accompagner. — Elle lui tendit la main, et sortit.

Anna s'introduisit sans peine dans la maison paternelle dont elle connaissait tous les détours; ses pas se dirigèrent vers l'appartement de la jeune reine. En passant devant sa chambre, les sons d'une guitare qui accompagnait un chant plaintif et lent frappèrent ses oreilles; elle ouvrit doucement et resta sous le seuil de la porte, les yeux fixés sur une jeune dame qui, assise à la même place qu'elle avait coutume d'occuper, se leva aussitôt, en lui demandant d'un ton de reproche mitigé par une douce inflexion de sa voix: — Comment elle osait se permettre d'entrer ainsi chez elle sans se faire annoncer?

— Pardon, répondit Anna en inclinant

la tête; mais il n'y a que quelques jours, et cette chambre était encore la mienne. Je suis Anna Groslot !

— Vous ! pauvre fille ! Et que venez-vous chercher ici ?

— Une protectrice, une âme bonne et bienfaisante qui compatisse à mes maux. Et souriant à travers les larmes qu'elle ne put retenir : — En vous regardant, noble dame, je crois avoir trouvé ce que je cherchais...

— Vous ne vous trompez pas. Oui, je compâtis bien sincèrement à vos afflictions... Mais ma protection n'est malheureusement pas de bien grande importance... Je suis Isabelle de Limeuil...

— Dame de la reine-mère ?

— Oui !

— C'est donc ma bonne étoile qui m'a conduit; car, si ce que l'on m'a dit est

vrai, je trouverai chez vous, noble dame, ce que je viens chercher ici, appui et protection.

— Et que vous a-t-on dit?

— Vous n'êtes point opposée au parti du prince de Condé? — Mon père, zélé partisan du prince, est prisonnier dans cette maison. — Elle désignait celle du prévôt — Ah! mon Dieu! n'est-ce pas lui que je vois derrière les barreaux de cette fenêtre du premier?... Il a les yeux fixés sur nous!... Mon père!

— Chut! ce n'est pas lui..... c'est le prince!

— Que vous êtes heureuse, madame! Vous le voyez, vous?... Moi, je ne puis voir mon père.

Cette naïve exclamation rapprocha en un instant deux cœurs de jeunes filles, faites pour s'aimer et s'entendre; leurs

vœux, leurs craintes étaient les mêmes; la même prison renfermait ce qu'ils avaient de plus cher au monde.

— Je n'ai aucun crédit près de la reine Marie, reprit Isabelle; j'ai même lieu de croire qu'elle a de l'éloignement pour moi, malgré tous mes efforts pour gagner sa bienveillance. Mais Catherine m'aime; je puis même la nommer ma seconde mère; c'est près d'elle que je veux vous conduire.

— Près d'elle! Oh! non! je ne saurais m'en approcher avec confiance.

— Vous aussi partagez la commune prévention?... Détrompez-vous, Catherine n'est pas la méchante femme telle qu'on la dépeint. — Et baissant le ton : — Elle aime les Bourbons... Je vais aller la trouver; si elle vous accorde l'audience que je lui demanderai, ce sera un grand pas de

fait. Je ne doute même plus alors de voir tomber les fers de votre père...

— Pardon, si je ne me livre pas à un aussi consolant espoir... Mais si tel est son pouvoir, pourquoi ne l'emploie-t-elle pas en faveur du prince de Condé ?

— La haine que le roi lui porte est trop profonde, trop envenimée ; il le craint, c'est vous dire que cette haine ne saurait s'éteindre — D'ailleurs les Guise ont besoin de le perdre... Il n'en est point ainsi de votre père ; à la sollicitation de la reine-mère, le cardinal pourra, par politique, se relâcher de sa rigueur... Attendez-moi, je reviens à l'instant.

Isabelle fut en effet de retour le moment d'après. — Suivez-moi, dit-elle en prenant la tremblante Anna par la main, la reine consent à vous recevoir, prenez

courage et surtout ne vous laissez pas intimider.

Le baron de Chaumont les introduisit dans le cabinet de la reine. Catherine était assise sur une espèce de trône, elle portait une robe de velours vert, une toque de la même couleur surmontée de trois plumes blanches. — Son perroqut efavori était perché sur sa main gauche, elle le caressait de l'autre. — La duchesse de Montpensier et la dame de Crussol occupaient des tabourets à ses pieds.

Anna, à un signe que lui fit la reine, vint tomber à ses pieds en disant : — Que votre majesté daigne prendre pitié de mon père. — Elle avait jeté son visage dans ses deux mains, ses sanglots l'étouffaient. — La reine lui dit à plusieurs reprises de se lever, elle n'entendait rien, mais pressant les genoux de Catherine, le seul mot de

pitié! pitié! sortait par intervalle de sa bouche. Il fallut que la dame de Crussol et Isabelle vînssent soulever la pauvre enfant qui avait à peine la force de se soutenir.

La reine examina alors avec plus d'attention la fille de Groslot — un sourire de satisfaction apprit à la duchesse de Montpensier qu'elle lui plaisait; puis, d'un ton plus doux — Parlez, mon enfant, expliquez-vous, en quoi puis-je vous être utile?

Anna avait recouvré sa présence d'esprit; tout ce que la tendresse filiale peut inspirer de plus touchant, de plus pénétrant coula de ses lèvres. —Son âme s'exaltait en parlant, cette éloquence du cœur était entraînante. — Elle vanta le dévouement de son père pour son roi, parla des nombreuses blessures qu'il avait reçues

sur le champ de bataille, toujours pour la bonne cause; traça un tableau fidèle et animé de la vie paisible qu'il menait au sein de sa famille, sans prendre part aucune aux intrigues de la cour et aux menées des factions.

Catherine lança un regard sévère à la comtesse de Montpensier qui laissait couler ses larmes sans chercher à les cacher, remit son perroquet à Isabelle et, descendant de son siége, s'approcha d'Anna.

— Votre père est calviniste, lui dit-elle; et l'accent qu'elle mit à ses paroles n'était rien moins que rassurant.

— Oui, madame, répondit Anna, nous le sommes tous!...

— Hérétiques! s'écria Catherine avec un geste menaçant, les feux de l'enfer brûlent pour vous.

— Si nous sommes dans l'erreur, Dieu

qui nous a distribué à chacun la dose d'intelligence qui doit nous guider dans le chemin de la vie, et qui lit dans les replis les plus secrets de nos cœurs, nous jugera dans sa bonté, que nous importent dès-lors les vains jugemens des hommes!

— Anna Groslot, dit Catherine frappée de cette naïve assurance, je le voudrais, qu'il me serait impossible de faire quelque chose pour vous — le sort de votre père est entre les mains des Guises. — Je n'ai rien à leur opposer...

Anna était de nouveau tombée aux pieds de la reine, la duchesse et la dame de Crussol s'étaient emparées de ses mains qu'elles pressaient sur leurs lèvres, agenouillées à côté d'Anna, Isabelle élevait vers elle un regard suppliant — Un éclair de sensibilité venait de briller dans les yeux de Catherine, elle ouvrait la bouche,

lorsque le baron de Chaumont soulevant la portière, annonça son éminence le cardinal de Lorraine, qui recula à l'aspect du tableau qui s'offrait à ses regards. — La reine, qui peut-être n'était pas fâchée de cet incident, peut-être aussi dans l'espérance de gagner le cardinal en faveur du bailli, lui fit signe d'approcher, et allant à sa rencontre, elle lui demanda ce qui lui procurait le plaisir de le voir de si bonne heure chez elle.

Dans le conseil tenu en préssnce du roi, répondit le cardinal d'un ton grave et solennel, il a été démontré qu'un grand exemple devenait indispensable pour intimider les novateurs.... En conséquence la mort du bailli Groslot a été résolue.

— Barbare! s'écrie Anna en se plaçant devant le cardinal, et c'est en présence de sa fille que tu ne crains pas de répéter

cette atroce, cette inique sentence!... devant sa fille que tu as surprise aux pieds de la reine implorant sa protection!.....

— Vous, la fille de Groslot! s'écrie le cardinal en fixant sur elle un regard voluptueux, vous, ma belle enfant!... Ah! croyez bien...

— Je crois que mon père est innocent, et que vous-même n'en doutez pas...

La pose tout à la fois gracieuse et sévère d'Anna, et le feu de l'indignation qui brillait dans ses grands yeux bleus d'azur, fit sur le cardinal une impression qui n'échappa pas à la reine. — Anna, lui dit-elle en lui donnant un baiser sur le front, quoiqu'il puisse arriver, comptez sur moi... En cas de malheur, une place parmi mes dames vous est d'avance assurée...

— Dieu prendra pitié de l'orpheline...

Et s'inclinant avec dignité, elle s'éloigna, reconduite par Isabelle.

Le cardinal la suivait des yeux, un sourire lascif et sardonique s'était imprimé sur ses lèvres minces et décolorées.

Elles suivaient le long corridor qui conduisait à la chambre de mademoiselle de Limeuil, qui tout à coup s'arrêta en pressant avec anxiété la main d'Anna ; un homme d'une haute stature, et dont la figure noble et imposante était encore relevée par un riche costume, leur barrait le chemin.

— Oserai-je, dit-il, vous demander, belle dame, quelle est cette jeune personne qui vous accompagne?

— Anna Groslot, monseigneur, la fille du bailli.

— Vous venez de chez la reine? Vous eussiez dû attendre que le cardinal mon

frère l'eût quittée. Il n'est pas l'ami de votre père, mademoiselle. Groslot, vieux guerrier, plein de bravoure et de rudesse, ne s'entend pas au métier de courtisan... Je vous plains sincèrement tous les deux!

— Monseigneur! reprit Isabelle en levant sur le duc un regard timide, Anna implore votre protection, pour obtenir une audience de notre jeune reine.

— Ma protection est très peu de chose... Là où l'Église étend son bras menaçant, le bouclier du chevalier cesse d'être un abri... François a déjà assez mal reçu mes observations au sujet de Groslot, et je n'aime pas cela. Puis s'adressant directement à Anna: Quant à l'audience que vous désirez obtenir de ma nièce, attendez à demain, je lui parlerai, mais sans rien promettre; il est possible que Marie consente à vous voir, et qu'elle soit alors plus heureuse que

moi près de son époux. — Ses regards se portèrent ensuite avec une singulière expression sur Isabelle: — Et vous, noble dame, n'auriez-vous point aussi quelque vœu à former pour *votre prisonnier?*

— Monseigneur, répondit Isabelle piquée au vif, le sarcasme est toujours un indice de la faiblesse ou d'un mauvais cœur; je ne vous suppose ni l'un ni l'autre, ainsi donc, je ne vous comprends pas...

— Isabelle! reprit vivement le duc; et ses yeux étincelaient, il est des instans... il est des paroles qui ne se pardonnent jamais... — Il s'inclina, et disparut.

— C'est le duc de Guise? demanda Anna.

— Oui, c'est le redoutable duc.

— Il vous a aimé, il vous aime encore!

— Oui, pour mon malheur et celui de Condé!

VIII

Le lendemain, un page vint annoncer à la fille de Groslot que la reine Marie l'attendait.

— Tu vas donc une seconde fois retourner à la cour, lui dit Lamothe, te jeter aux

pieds d'une autre reine, et l'offrir aux regards lascifs d'un prélat éhonté.

— Mon ami, que signifie ce langage? — ton regard est effrayant, ta main tremble, brûlante dans la mienne... que dis-tu d'un prélat?

— Tu as vu hier le cardinal de Lorraine... je le sais...

— Oui.

— Anna, les Guises sont bien dangereux... L'un des deux pourra mettre le salut de ton père à un prix...

— N'achève pas! — Et s'adressant à sa mère : Vous allez m'accompagner chez la reine... Lamothe, il faut que vous ayez en moi une confiance entière, il le faut pour votre repos et le mien... Je sacrifierai tout pour sauver mon père... tout! hors le salut de mon âme, que les paroles d'un prêtre ne sauraient purifier de sa souillure... Au

revoir, mon ami ! — Et la douce pression de sa main lui annonça qu'elle lui avait déjà pardonné son indigne pensée.

Marie était seule avec mademoiselle de Villemontais; elle s'avança, avec un doux sourire, au-devant d'Anna.

— Mon oncle, lui dit-elle, m'a déjà fait connaître la prière que vous avez à m'adresser; croyez que je ferai tout ce qui me sera possible pour vous rendre votre père... Priez Dieu qu'il vous donne du courage et de la résignation, car je crains... mais ne perdez point encore tout espoir. — Si le bien de l'État peut se concilier avec votre demande, je ne désespère pas de disposer le roi à vous l'accorder... Restez ! il viendra ici au sortir de la messe... Votre douleur me touche vivement, croyez-le bien.

Cette jeune et belle reine ne pressentait point encore le sombre avenir qui se pré-

parait pour elle. Elle voyait la vie de son débile époux s'éteindre lentement, mais ses tristes prévisions n'allaient pas au-delà d'un exil possible de ce beau pays de France.... *qu'elle aimait tant!*

Mademoiselle de Villemontais, à un signe que fit Marie, s'empara de la fille de Groslot; laissant sa jeune souveraine absorbée dans ses tristes pensées regarder par la croisée devant laquelle elle s'était assise. Anna la contemplait avec attendrissement, à peine si elle prêtait l'oreille aux paroles consolantes de mademoiselle de Villemontais en voyant ces beaux yeux d'un bleu d'azur élevés tristement vers le ciel, ces soupirs demi-étouffés s'élever de cette poitrine tremblottante. Elle aussi, se disait Anna, n'est point heureuse dans le présent, moins heureuse encore dans l'a-

venir.... et cette triste conviction ranimait son courage.

Le voilà! dit Marie en quittant brusquement son siége, l'accent plaintif avec lequel elle prononça ces mots fit tressaillir Anna. Le roi entra suivi du cardinal, du secrétaire de Laubépine, et des officiers de sa suite; il s'approcha de la reine dont il baisa la main, en lui disant à voix basse quelques mots sans doute relatifs à l'état de sa santé, il n'avait pas remarqué Anna, qui, debout à la porte, s'était inclinée à son passage.

Quel sinistre contraste offrait le couple royal: le roi, jeune vieillard de dix-huit ans, l'œil éteint, les traits fanés et amaigris, à côté de la reine brillante de jeunesse et de fraîcheur, un lys brisé sur sa tige, et le bouton de rose qui s'épanouit. La vie et la mort.

— Quelle est la dame avec laquelle notre oncle s'entretient, et qui lui prête une si vive attention? demanda le roi en ricanant, toujours avide qu'il était de plaisanter sur son seigneur et maître, le cardinal.

— Une infortunée, répondit la reine, en faveur de laquelle j'ose implorer votre majesté.

Le roi fixa sur son épouse un regard bienveillant, en passant légèrement la main sur son front:Je n'ai rien à vous refuser,ma chère Marie! Puis tout à coup, comme effrayé des paroles qui venaient de lui échapper, il ajouta en baissant la voix: Toutefois avec l'agrément de mes oncles. Ses traits avaient pris une expression de tristesse et de sévérité remarquable, cette faible nuance de gaîté avait disparue, il reprit après un instant de réflexion, d'un ton d'impatience. Mais enfin quelle est

cette dame, et que me veut-elle ?

— C'est la fille du bailli Groslot, répondit la reine.

— La fille de Groslot ! s'écria le roi, en faisant un si violent effort qu'Anna, occupée à répondre aux questions que le cardinal lui adressait, recula épouvantée.. Les courtisans s'empressèrent de faire place au roi qui approchait.

—Vous venez, dit-il, fixant sur elle un regard féroce, demander la grâce de votre père. — Anna ouvrait la bouche. — Taisez-vous ! vous aviez la perfide intention de surprendre la compassion de mon épouse... espérant obtenir par son entremise ce que ma sainte religion et les lois de l'état me défendent de vous accorder, n'y comptez pas ; votre père est l'ennemi de mon Dieu et le mien personnelle-

ment..Le tribunal a prononcé, sa tête doit tomber.

Anna perdit connaissance, mademoiselle de Villemontais la reçut dans ses bras.

Le roi, sans avoir même l'air de s'apercevoir de ce qui se passait sous ses yeux, continua.—J'ai offert à notre sainte Église cet holocauste, l'Église ne rend rien de ce qu'on lui donne.

—Sire vous tuez cette pauvre enfant! dit la reine, ne pouvant plus comprimer son indignation.

—Qu'on la fasse disparaître, l'air que je respire près d'une hérétique me suffoque...

On transporta Anna dans une pièce attenante, la reine l'y suivit.

Alors, le cardinal, de ce ton mielleux et patelin qui lui était familier, s'adressant

au roi, lui dit. — Sire, fidèle à vos promesses, à vos sermens, vous avez, en digne protecteur de notre sainte Église, sanctionné la sentence qui condamne à la peine de mort l'hérétique Groslot. Demain déjà, cette sentence devra recevoir son exécution, mais votre majesté ne trouverait-elle pas convenable de la suspendre jusqu'après le jugement du prince de Condé ?

—Cher oncle! répondit le roi, en le regardant fixement, vous voilà en contradiction avec vous-même ; car hier encore vous me disiez que pour le bien de l'État, on ne pouvait trop promptement faire tomber la tête de ce damné hérétique. L'échafaud devait être dressé aujourd'hui même.. Ici, sous mes yeux, et voilà maintenant que...

—Il est des réflexions tardives, interrompit le cardinal, sans se décontenancer.

—Que deux beaux yeux en larmes nous font faire, murmura le roi entre ses dents. Et tournant le dos au cardinal, il fût s'asseoir sur le siége que la reine venait de quitter, puis après avoir jeté un regard sur la place de l'Étappe. — Que signifient ces préparatifs?

— C'est l'échafaud que l'on dresse d'après l'ordre de votre majesté, répondit le cardinal en s'approchant.

— Comment! mais d'après ce que vous venez de me dire, je devais croire...

— Votre majesté veut-elle me permettre de m'expliquer?

— Parlez!

—La mort du bailli est irrévocablement décidée, même s'il abjurait; mais d'après les nouvelles que me transmet le chevalier de Termes, je crois qu'il serait prudent de retarder l'exécution; les cal-

vinistes se rassemblent dans la Guyenne et sous les murs de Poitiers, Coligny fait une levée générale pour venir au secours du prince de Condé. La mort précipitée du bailli mettrait nos projets trop à découvert; avant que nous ayons eu le temps de les faire connaître sans danger: ils tomberaient alors sur nous à l'improviste. Voilà le véritable motif qui me fait proposer à votre majesté de suspendre cette exécution.

— Il n'en sera rien; j'ai juré la mort de cet hérétique: qu'on lui lise sa sentence demain matin, et que l'instant d'après il ait cessé d'exister : telle est ma volonté...

La reine, qui avait entendu en rentrant cette atroce décision, fit signe à tout le monde de se retirer.

— O mon auguste époux! dit-elle en l'embrassant, veuillez m'écouter; ne fermez pas votre cœur à la compassion, faites grâce au bailli, rendez un père à sa fille mourante, et le repos à la France, justement alarmée!...

— Je ne puis fausser mon serment, répondit le roi; il n'y a qu'un instant je jurais encore aux pieds des autels d'exterminer la race des hérétiques jusqu'à son dernier rejeton. Je sens que mes jours sont comptés, que mon heure dernière approche; je ne veux pas paraître comme parjure devant Dieu.

Marie, qui le soutenait dans ses bras, voyait une pâleur livide couvrir ses joues, un frisson convulsif agiter ses membres frêles et délicats; enfin sa vue s'éteindre. Elle jeta un cri perçant; on accourut de

toute part; le roi avait perdu connaissance, et paraissait inanimé dans les bras de sa tremblante épouse.

IX

Cet événement mit toute la cour en émoi; les Guises, qui ne se dissimulaient pas les suites fatales pour eux de la mort prématurée du débile monarque, sentirent qu'ils ne pouvaient plus trop préci-

piter l'entier accomplissement de leurs sanglans projets, la perte des Bourbons, et la destruction des protestans. Groslot était condamné, la sentence de Condé devait donc être sur-le-champ prononcée, et recevoir son exécution dans les vingt-quatre heures.

Le parti des Lorrains triomphait; mais le cardinal, plus craintif, ne voyait pas l'avenir avec la même assurance que son frère; la mort de Condé pouvait tout à coup tirer le roi de Navarre de son indolence, mettre fin à ses hésitations, et le décider enfin à se placer à la tête des calvinistes. Antoine de Bourbon ne manquait pas de courage, mais de persévérance, de l'énergie nécessaire pour prendre et s'arrêter irrévocablement à une détermination. La mort des deux frères fut en con-

séquence résolue, comme étant une nécessité.

Le duc semblait impassible; il ne prenait, en apparence, aucune part aux intrigues qui se tramaient : uniquement occupé de se maintenir dans la faveur populaire, il laissait retomber sur le cardinal tout l'odieux de ses projets sanguinaires. Trop fier pour entacher son nom par des actes déshonorans, il n'avait pas assez de noblesse d'âme pour y porter obstacle; un mot de lui, et le roi de Navarre lui devait son salut. Il garda le silence.

L'évanouissement du roi n'avait point été de longue durée; il signa d'une main ferme la sentence de mort de Groslot, dans la conviction que c'était sanctifier sa fin qu'il sentait approcher. Ensuite il écouta avec le plus grand sang-froid la proposition du cardinal relative au roi de

Navarre, et y donna son approbation.

Antoine de Bourbon, mandé à la cour, allait s'y rendre, lorsqu'il reçut un billet anonyme qui l'avertissait du danger qu'il allait courir. *Ne venez pas*, lui disait-on, *votre mort est résolue, elle serait inévitable.* Indécis, comme toujours, sur le parti qu'il devait prendre, il passa une heure entière dans la plus cruelle perplexité. Un second messager vint lui annoncer que le roi l'attendait à l'instant même : toujours la même indécision. Enfin, faisant un violent effort sur lui-même, il répondit au troisième messager qu'il allait se rendre aux ordres du roi.

— Brave Renti, dit-il au lieutenant de ses gardes qu'il avait fait appeler, je dois me rendre à la cour, et je marche à une mort que je puis éviter, seul, tu m'accompagneras; si je tombe assassiné, tu porte-

ras mes vêtemens sanglans à mon fils qui vengera ma mort. Suis moi!

En traversant la place de l'Étappe, il vit l'échafaud de Groslot qui se dressait... Cette fois, il lui fut permis de pénétrer dans la cour, à cheval. Lorsqu'il entendit la porte se refermer, un frisson parcourut son corps, mais ce ne fut que l'affaire d'un instant. — Se tournant vers son lieutenant, il lui dit : — Tu vas voir comme un Bourbon sait mourir!!!

Il monta l'escalier, personne ne vint à sa rencontre. — Au détour du corridor qui conduisait à l'appartement de la reine mère, mademoiselle de Limeuil vint à lui : — Pour l'amour de Dieu, sire, lui dit-elle en passant, soyez calme, pas d'emportement, une seule parole imprudente et vous êtes un homme mort. — A son approche les portes s'ouvrirent à deux bat-

tans, et il se trouva en présence du roi dans son cabinet, le duc de Guise et le cardinal se tenaient debout derrière son fauteuil, après s'être incliné, il prit la main du roi et la porta à sa bouche, François promena sur lui un regard sombre et farouche. — Vous aussi, Antoine de Bourbon, lui dit-il enfin, avez pris part aux complots ourdis contre moi par votre frère, vous êtes aussi le protecteur déclaré de ces infâmes calvinistes qui troublent le repos de mon royaume. — Puis, reprenant haleine pour élever la voix : — Vous aussi êtes un rebelle !

— Je suis un Bourbon, répondit Antoine avec calme et dignité, le sang qui circule dans mes veines, coule aussi dans les vôtres, mon seigneur et roi... Je suis un Bourbon, et le fidèle serviteur de votre Majesté.

Un mouvement convulsif poussa la main du roi sur la garde de son épée. — Antoine recula de quelques pas, les yeux fixés avec assurance sur le débile monarque, qui, après un instant d'hésitation lui dit : — *Allez! et que Dieu vous garde!* et il se précipita vers la porte et disparut. — Antoine, dans la crainte d'une trahison, se hâta également de sortir du cabinet.

Les deux Guises étaient restés seuls; le duc fixait un regard de mépris sur la porte par laquelle François s'était évadé, en souriant à son frère, qui, hors de lui, s'écria d'une voix tellement forte, que ses paroles furent entendues de tous ceux qui se trouvaient dans le salon attenant : * — *Voilà l'homme le plus poltron que j'ai jamais vu!*

* Historique.

— Mais aussi, lui répondit son frère, votre exigeance était trop grande, un enfant qui tremble devant une épée nue.

— Il m'avait donné sa parole qu'il plongerait la sienne dans le cœur de ce Bourbon, mais je vois qu'il ne faut plus compter que sur nous seuls, ajouta-t-il en lui serrant la main. — Et ils sortirent ensemble du cabinet.

X

On était dans les derniers jours du mois de novembre, le temps était sombre et brumeux, le vent soufflait avec violence et agitait les branches dépouillées des arbres dans le jardin de la maison de La-

mothe, que la lune éclairait par intervalles. L'horloge des Jacobins sonnait minuit, on relevait les sentinelles. A une fenêtre grillée du second étage, une faible lumière vacillait encore, à tout moment interceptée par l'ombre d'un homme qui passait et repassait devant elle.

Lorsque la dernière patrouille fut rentrée dans le corps de garde, trois personnes sortirent d'une grotte à l'extrémité du jardin, s'avancèrent lentement, et s'arrêtèrent sous un érable qui les masquait entièrement.

— Poltrot, dit l'une d'elle à voix basse, commençons par lever la pierre d'entrée, alors seulement tu pourras allumer ta lanterne sourde, qu'il faudra soigneusement cacher sous ton manteau, car si l'on voyait ici de la lumière nous serions perdus.

Ils parvinrent, en réunissant leurs efforts, à soulever l'énorme dalle qui fermait un souterrain, et l'appuyèrent contre le tronc de l'érable.

— Donne-moi ta lanterne, dit la même voix, et ne quitte pas l'entrée du souterrain, nous ne tarderons pas à revenir.

— Reposez-vous sur moi, répondit d'une voix sourde et caverneuse un homme d'une taille gigantesque, et lorsque les deux autres furent descendus, il se coucha, enveloppé dans son manteau, sur les premières marches du souterrain.

En cet instant, une porte qui de l'enclos du couvent des Jacobins donnait dans le jardin Lamothe, s'ouvrit; deux inconnus

se glissant avec précaution le long du mur, se dirigeaient vers l'érable. Poltrot qui, à la faible clarté de la lune, les voyait venir, descendit encore quelques marches, l'oreille au guet, et la main sur sa dague.

Les deux inconnus s'arrêtèrent à quelques pas de l'entrée du souterrain. — Rassurez-vous, dit l'un d'eux, les sentinelles de la terrasse sont gagnées; j'ai su me procurer, par le père Joseph, la clé de la petite porte; la garde de l'intérieur nous est également dévouée, et le capitaine Gohaz renfermé sous clé dans sa propre chambre; ainsi, nous n'avons rien à craindre.

— Et cependant, répondit une voix douce et tremblotante, je ne suis pas sans appréhensions. Ce ne sont ni les hommes d'armes, ni une trahison que je redoute...

c'est moi-même que je crains... Ma démarche est trop hardie, — si j'étais découverte, je serais à jamais perdue de réputation, et cependant, je dois le voir, lui parler.... il faut à tout prix que je le sauve.

— Oui, sauvons-le ! que le monde dise après ce qu'il voudra ; vous êtes d'avance pleinement justifiée à mes yeux... Chère Isabelle, qui mieux que moi, qui vous aime d'un amour sans espoir, connaît la pureté de votre cœur !

— Chaumont ! n'oubliez pas ce que vous m'avez promis...

Ils approchaient. — Poltrot était sorti à mi-corps du souterrain ; un rayon de la lune dissipant tout-à-coup l'obscurité, l'offrit aux regards de Chaumont, qui, repoussant Isabelle derrière le tronc de l'érable, s'avança vers lui l'épée haute.

— Ce n'est que sur mon corps que vous passerez outre! lui dit Poltrot en croisant son épée avec celle de Chaumont.

— N'allons pas, par un malentendu, livrer ici un combat inutile. — Répondez! A quel parti appartenez-vous?

— Je pourrais vous faire la même question; mais il s'agit ici de vie ou de mort; ainsi donc, advienne ce qui pourra, j'appartiens aux Bourbons.

— Alors, dit Chaumont en remettant son épée, faites comme moi; nous sommes amis sans nous connaître... Je suis le baron de Chaumont, premier écuyer de la reine-mère, et vous?

— Je me nomme Poltrot, bon gentilhomme Poitevin, prêt à défendre contre tout venant l'entrée de ce souterrain....

Mais chut! n'entendez-vous pas marcher? Oui... on vient de ce côté... il n'y a pas un instant à perdre. — Voulez-vous contribuer au salut de la bonne cause, hâtez-vous de faire retomber cette dalle sur moi. — Il dit et disparaît, et Chaumont laissa retomber la dalle. — Cependant le bruit que Poltrot avait entendu, devenant toujours plus distinct, il s'empressa d'entraîner sa tremblante compagne vers la petite porte par laquelle ils étaient arrivés; mais au moment où il mettait la clé dans la serrure, une voix bien connue se fit entendre: — Baron de Chaumont, éloignez-vous! — Chaumont, pour toute réponse, porta la main à son épée. — Pas d'imprudence, dit la même voix plus rapprochée, retirez-vous. — Et l'homme qui parlait s'empara de la main d'Isabelle qui, muette de frayeur, ne lui opposa aucune résistance.

— Monseigneur ! (Chaumont avait reconnu le duc de Guise.) de grâce ! laissez *mon ami* s'éloigner avec moi !

— Il restera !

— Je suis chevalier reprit Chaumont en s'avançant, il est de mon devoir de défendre l'opprimé, de protéger l'innocence... Laissez-nous aller, ou je jure Dieu... — Il allait tirer son épée.

— Laissez-moi, mes amis, dit alors François de Guise en se tournant vers une troupe de gens armes qui sortait du taillis, vous pouvez vous retirer. — Et vous, jeune imprudent, rendez grâce à ma clémence, si je ne punis pas votre témérité comme elle l'eût méritée. — Puis, en s'adressant à Isabelle : — Veuillez venir avec moi.

Chaumont s'éloigna, frémissant de rage; Isabelle se laissa emmener; puis après avoir fait quelques pas, elle s'arrêta. — Duc de Guise, lui dit-elle, puisque vous m'avez reconnue, toute autre explication devient inutile; celui qui vous a trahi ma présence en ces lieux, et ce ne peut être que le père Joseph, vous aura sans doute fait connaître aussi dans quelle intention j'y venais. — Mon projet est avorté, mon espérance déçue, je n'ai plus rien à faire ici... Monseigneur, reconduisez-moi...

— De quel ton vous me parlez! il ne vous convient plus; — les temps sont changés, songez-y... Votre réputation, votre honneur sont entre mes mains...

— Détrompez-vous, duc! — Elle tira un poignard de son sein. — Il pourrait me servir pour tous deux... mais j'ai gran-

dement tort de m'alarmer... Vous ne pourriez perdre mon honneur qu'en perdant en même temps le vôtre... Le noble duc, délateur d'une femme!... cela ne saurait se penser... — Puis, changeant tout-à-coup de ton et de manières : — Pour cette heure, mais pour cette heure seulement, comprenez-vous bien, je vous requiers pour mon chevalier, et en cette qualité, je vous impose l'obligation de me reconduire dans ma chambre; demain, en présence de toute la cour, vous recevrez le prix de si noble courtoisie.

— Et quel sera ce prix?

— Un gage de mon estime.

— Mais lequel enfin?

— Je laisserai tomber mon gant, vous le ramasserez, et le garderez comme une

preuve de mon éternelle reconnaissance!

—Étrange créature! s'écria le duc; ce noble orgueil dans une personne de ton sexe est chose toute nouvelle pour moi. Eh bien! soit! le duc de Guise est à cette heure le chevalier d'Isabelle de Limeuil, il lui offrit son bras qu'elle accepta, et il ne tiendra qu'à elle qu'il le soit le reste de sa vie!

— Ne l'espérez pas, mon cœur appartient à un autre, mais mon estime à tous deux!

XI

Sur ces entrefaites, Lamothe et Anna, (Le lecteur les aura reconnus.) avaient atteints l'autre extrémité du souterrain, plusieurs fois la lanterne avait été sur le point de s'éteindre, et la pauvre Anna

forcée de s'arrêter pour reprendre haleine; cet air épais, humide et cadavéreux l'étouffait. Ils étaient arrivés devant une porte en fer. Lamothe l'ouvrit sans peine; il fallut alors gravir un escalier très étroit fermé par une trappe qui ne résista pas aux efforts du prévot, qui éteignit sa lanterne en disant : — Donne-moi la main, Anna, je trouverai maintenant mon chemin sans avoir besoin d'y voir... Ils traversèrent plusieurs chambres, montèrent un second escalier et suivirent un long corridor. — Dieu soit loué, nous y voilà !. dit Lamothe en pressant le ressort d'une petite porte qui s'ouvrit devant eux, — et à travers les fentes d'une seconde porte entr'ouverte, un rayon de lumière éclaira leurs pas.

— Du calme, chère Anna, dit Lamothe,

je ne puis trop te le recommander; car le bruit le plus léger pourrait nous trahir.... vois-tu ton père assis près de la cheminée.

— Je le vois, répondit Anna, et son sein se soulevait avec violence.

Jérôme Groslot, enveloppé dans sa pelisse, avait sur ses genoux un gros volume relié avec luxe, c'était la bible. Sa lecture absorbait toute son attention, la réflexion du feu frappait en plein sur cette figure vénérable, apostolique... Anna allait s'écrier. Lamothe posa une main sur sa bouche. — Attends un instant, ne te montre pas; je vais le préparer. — Et il s'avança avec précaution.

— C'est vous, mon ami, lui dit le vieillard qui ne parut nullement surpris de sa

présence ; donnez-moi des nouvelles de ma femme et de ma fille.

— Chut ! parlez bas, ici les murs ont des oreilles ; votre digne épouse souffre avec courage.. Votre fille.. préparez-vous à la voir...

— Ma fille ! Anna !

— Mon père !

Ils se tenaient embrassés.

— Modérez vos transports, leur répétait Lamothe, que votre joie, que votre douleur soient silencieuses, le temps fuit d'un vol rapide, quelques heures seulement nous appartiennent... j'ai une proposition à vous faire.

— Laquelle ? demanda Groslot en se dégageant des bras de sa fille.

— Il faut nous suivre ! répondirent Lamothe et Anna.

— Et où prétendez-vous me conduire?

— Hors de cette affreuse prison! et si vous recouvrez la liberté, si vous êtes sauvé... Alors, ô mon père! réconciliez-vous avec ce Dieu de bonté qui nous aura protégé, entrez, avec confiance, dans le giron de notre sainte Église!

— Lamothe! s'écria Groslot avec l'accent de la colère, qu'osez-vous me proposer!

— Abjurez, mon père! c'est votre fils qui vous en conjure. — Il était tombé aux pieds du vieillard. — J'en ai fait la promesse à la mère de Dieu, notre protectrice, en ce moment de terreur et d'an-

goisse... Elle a exaucé mes vœux, vous allez être libre !..

— Jeune homme ! répondit Groslot, en faisant asseoir sa fille qui fondait en larmes, ne blasphêmes pas le nom de Dieu ; sans toi, il saura bien m'arracher des mains de mes persécuteurs, si telle est sa volonté... ton vœu est un sacrilège... Eh ! quoi, me croyais-tu semblable au faible roseau qui plie au souffle du moindre vent !.. cette confiance que tu places en la mère du Christ et en tes saints, je la placerai, moi, en Dieu seul ; non, je ne vous suivrai pas...

— O mon père ! dit Anna, vous voulez donc...

— Tout est prêt, interrompit Lamothe, ne songez pas à moi, au salut de mon

âme, ne pensez qu'à votre femme, à votre enfant... Partons... demain, avant le jour, vous serez hors des murs d'Orléans...

— Et, alors vos jours si précieux ne coureront plus aucun danger. O mon père, prenez pitié de votre fille, hâtez-vous de nous suivre..

— Mes enfans ! il m'en coûte de vous refuser, mais je le dois... Fuir ! ce serait me reconnaître coupable; ce serait ternir, par un instant de faiblesse une vie sans tache, et justifier nos ennemis.. Ma patrie, à laquelle je dois un grand exemple, aurait alors le droit de me renier... Encore une fois, mes chers enfans, ne cherchez pas à me faire changer de résolution, tous vos efforts seraient inutiles...

— Groslot, lui dit Lamothe de manière

à ne pas être entendu par sa fille, votre sentence est prononcée, demain votre tête roulera sur l'échafaud.

Cette annonce fit tressaillir le vieillard, son sang se glaçait dans ses veines ; il posa sa main sur son cœur en levant les yeux vers le ciel : — Lamothe, dit-il après un instant de silence, eh bien ! non, je ne je vous suivrai pas.. Vous croyez devoir tout sacrifier à votre croyance, devoir, en son nom, fouler aux pieds les lois de la nature, étouffer le cri de l'humanité, à la mienne, je puis sacrifier ma vie.. Ma mort sera celle d'un martyr, elle raffermira mes frères dans la foi qu'ils ont jurée ; ils connaissent mon innocence, car, aux pieds de l'échafaud, j'en prendrai Dieu à témoin. Non, mon fils, non, je ne veux pas t'entraîner dans ma perte !.Mes enfans ! —et il

releva sa fille qui embrassait ses genoux.— aimez-vous, que vos croyances ne séparent pas deux cœurs créés l'un pour l'autre ; supportez vos défauts, soyez indulgens pour vos erreurs, et Dieu, comme moi, vous bénira, — il avait posé ses mains sur leurs fronts. — Adieu ! partez, hâtez-vous, car le jour ne va pas tarder à paraître ; toutes vos instances sont inutiles, cessez donc, en insistant, d'ajouter encore à tout ce que ma position a de pénible, chers enfans, il faut que la volonté de Dieu s'accomplisse !..

Lamothe qui nourrissait toujours en secret l'espoir de sauver Groslot, malgré lui-même, arracha sa fille de ses bras et l'entraîna presque mourante vers le souterrain. Poltrot qui les attendait leur raconta ce qui venait de lui arriver. Ce ne

fut qu'avec beaucoup de peine, et après de longs efforts qu'ils parvinrent à soulever la dalle pour sortir du jardin, grâce aux précautions prises par Lamothe.

XII

La cour était rassemblée... les princes, les grands dignitaires, les chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, et les juges de Condé, attendaient dans un morne silence les ordres du monarque. On ne se faisait

aucune question, mais chacun cherchait à lire dans les yeux de son voisin, tout en composant son visage pour n'être pas soi-même deviné... Les maréchaux de Brissac et de Saint-André abordèrent le duc de Guise qui causait avec son frère; à l'autre extrémité de la salle, le chancelier de l'Hôpital avait une conversation très animée avec le comte de Saucère, et Dumortier conseiller au Parlement. — Le duc de Laubépine vint dire au cardinal que sa majesté l'attendait dans son cabinet, il s'y rendit, et reparut l'instant d'après, les princes, les grands dignitaires, ainsi que les chevaliers de l'ordre, furent appelés successivement, le roi leur présentait la sentence de mort de Condé à signer, tous signèrent, le chancelier de l'Hôpital fut le premier qui refusa.

— Je vous connais, monsieur le chan-

celier, dit le roi avec un geste menaçant, vous êtes l'écho de ma mère; mais sachez bien qu'il ne doit y avoir ici d'autre volonté que la mienne!..

La servile complaisance de ceux qui suivirent eût bientôt calmé le courroux du monarque, il se ralluma avec d'autant plus de violence aux remontrances que Dumortier n'hésita pas à lui faire, et lorsque le comte de Saucère rejeta avec indignation la plume qu'on lui présentait : — Comte! s'écria-t-il, écumant de rage, si vous ne signez, je vous ferai monter sur l'échafaud qui attend le traître de Condé!

— Je sais mourir, répondit le comte, mais non me déshonorer. *

Le chancelier de l'Hôpital, le conseiller

* Historique.

au parlement Dumortier, et le comte de Saucère, furent les seuls qui ne signèrent pas l'inique sentence dictée par les Guises. L'histoire a conservé ces noms révérés, ils resteront à jamais gravés dans la mémoire de tout bon Français.

Condé fut condamné le 26 novembre à avoir la tête tranchée sur la place de l'Étappe; le roi voulait que cette exécution eût lieu le jour même, ainsi que celle du bailli; mais le cardinal demanda un sursis, non par un sentiment de justice ou d'humanité, ou qu'il se proposât de faire changer d'opinion au roi.. Bien loin de là, il espérait, sur ces entrefaites, parvenir à attirer le connétable à Orléans, en lui faisant suggérer sous main de venir interposer son influence et son crédit près du roi en faveur de Condé... Les Chatillon qui s'é-

taient mis en chemin pour arriver n'auraient pas manqué de rétrograder en apprenant la sanglante exécution. Puis, le 26 novembre était le jour où les États devaient se rassembler, le spectacle d'un prince du sang expirant sur un échafaud, devait plus tard les mettre à l'entière disposition du redoutable cardinal.

Cette pénible matinée avait achevé d'épuiser les forces du débile monarque; appuyé sur le bras de la reine, qui, de la fenêtre, tenait les yeux fixés sur l'échafaud élevé à ses pieds, il jouait comme un enfant avec les boucles de sa blonde chevelure. Tout à coup Marie jette un cri, en se couvrant le visage; le bourreau venait de placer le bloc. — Grand Dieu! dit-elle en regardant son époux, serait-ce donc en ce moment, sous mes yeux, que la tête

de ce pauvre vieillard doit tomber sous la hache de cet homme !.... Quelle mort ! quelle mort affreuse ! voir, toute pleine de vie, sa vie s'éteindre, sentir son jeune cœur arraché à tout ce qu'il aime ! O mon Dieu !... mieux vaudrait n'avoir jamais vécu, que de mourir ainsi !...

L'inexorable destin planait en cet instant au-dessus de la jeune tête de l'infortunée Marie Stuart ; le voile que lui dérobait le sombre avenir venait de s'entr'ouvrir ; une figure vaporeuse s'était vaguement dessinée dans le lointain, mais elle ne s'était pas reconnue.

— O mon seigneur et roi, dit-elle en se laissant glisser à ses pieds, soyez miséricordieux, c'est votre épouse qui vous en supplie ; le droit de faire grâce est la plus noble prérogative de la royauté ; usez-

en en faveur du bailli. — Et après un instant d'hésitation : — Et du prince de Condé.

Le roi voulut relever la reine; il n'en eut pas la force, elle restait toujours, malgré lui, à ses pieds. Le sentiment de sa faiblesse le rendit furieux, et, pour la première fois, il apostropha Marie avec de dures paroles: puis il ajouta: — Relevez-vous, madame; une reine de France ne doit ployer le genou que devant Dieu; toutes vos supplications sont inutiles... Le bailli et Condé laisseront leurs coupables têtes sur cet échafaud. — Aussi vrai que j'existe, j'en ai fait le serment sur la sainte hostie, je l'ai juré par ma part du paradis; encore une fois, madame, je vous ordonne de vous relever!...

— Eh bien donc, dit Marie en obéissant

à cet ordre, puisqu'il en est ainsi, qu'au moins nous ne soyons pas les témoins de cette atroce exécution ; quittons Orléans à l'heure même !...

— Soit ! dit le roi en s'efforçant de sourire, il faut bien prendre pitié de l'extrême sensibilité de vos nerfs... Il vous plaira donc de venir chasser avec moi dans la forêt ; ensuite nous nous rendrons à mon château de Vitry... Espérons que le sang de la venaison ne vous inspirera pas autant de compassion que celui des hérétiques.

Les apprêts du départ furent aussitôt commandés ; le roi de Navarre reçut l'ordre de suivre la cour. — Aussi long-temps que mon frère sera en prison, je ne sortirai pas des murs d'Orléans, répondit-il. Mais le cardinal, craignant une émeute

populaire le jour de l'exécution, à la tête de laquelle Antoine de Bourbon ne manquerait pas alors de se placer, l'ordre du roi fut réitéré de telle sorte, que la désobéissance devenait impossible.

XIII

Toute la ville était en mouvement; les bourgeois, en se croisant dans la rue, se communiquaient leurs craintes, leurs sinistres pressentimens. Leur bailli, l'homme qu'ils chérissaient, qu'ils respectaient, de-

vait, ce jour-là même, être traîné au supplice... La place de l'Étappe était encombrée, on voulait le voir encore une fois, lui dire un éternel adieu !... La compagnie de Richelieu, et les arquebusiers de Javannes, avaient peine à contenir la multitude. Les gendarmes attendaient le roi sur la place du Martroy ; les arbalètriers écossais formaient la haie jusqu'à la porte de la ville.

Devant la demeure royale, Antoine de Bourbon, à la tête d'une suite d'abord peu nombreuse, mais qui grossissait insensiblement, observait, morne et pensif, ce qui se passait autour de lui. L'amiral de Coligny et un bon nombre de gentilshommes, venant de la Normandie, affluèrent en ce moment sur la place.

La cloche des Jacobins annonçait que

les vêpres allaient commencer. — Voilà le roi ! Un murmure sourd et prolongé répondit à ce cri qui partait de la maison Groslot. François, donnant la main à sa jeune épouse, s'avançait ; il refusa de monter le cheval que son écuyer lui présenta, et continua, les yeux cloués en terre, à marcher vers l'église.

— Grâce ! grâce ! pour notre bailli, criait la multitude, ne se laissant point effrayer par les soldats, qui cherchaient vainement à la dispersér. Le roi promena autour de lui un regard sombre et menaçant ; et, sans répondre au salut de l'amiral, il précipita ses pas...

— Va, va donc ! chétif enfant de malheur ! s'écria une vieille femme assise sur une borne, va dans ton Église, et puisses-tu n'en plus sortir vivant !

Un hallebardier la renversa d'un coup de son arme. Le roi était entré.

Au second coup de la cloche, la garde qui veillait aux portes de la maison Lamothe se rangea en bataille, et le bourreau monta sur l'échafaud. Tous les bras étaient levés vers le ciel implorant sa miséricorde. Cependant Groslot s'avançait d'un pas ferme; il était arrivé aux pieds de l'échafaud, la cloche des Jacobins sonna le glas de la mort, à ce lugubre tintement, les soldats mirent un genou en terre pour faire leur prière, elle fut presque aussitôt interrompue par un bruit extraordinaire qui partait de l'intérieur de l'Eglise. Les portes en furent ouvertes avec fracas, on emportait le roi sans connaissance. A travers la foule silencieuse, Marie qui suivait, dit deux mots à l'oreille du maré-

chal de la Vieille-Ville, et disparut avec sa suite.

— Que l'on remmène le prisonnier, dit le maréchal au capitaine Randeau, c'est l'ordre de la Reine que je vous transmets... Obéissez!

Groslot fut reconduit; le peuple qui avait vu d'un œil sec passer le roi mourant, éclata en transports d'allégresse, et reconduisit son bien-aimé bailli jusques aux portes de sa prison.

— Bonne nouvelle! s'écriait Lamothe, se précipitant dans la chambre, où il trouva sa pauvre Anna en prière, le roi est tombé subitement malade, l'exécution est différée, espérons!... Anna!... ton père vit encore, espérons qu'il ne mourra pas... ais Anna, tu ne m'entends donc pas!...

— Je t'ai bien entendu, cher ami! mais le ciel avait déjà exaucé ma prière, je le remerciais d'avoir sauvé mon père.

— Ne te laisses pas bercer par cette lueur d'espérance, ma bonne Anna, il n'y a encore rien de certain.

Une lueur d'espérance, dis-tu! Va, mes pressentimens ne me trompent jamais. Lorsque je te vis pour la première fois, tu traversais la place, et je tenais l'enfant de notre voisine sur mes genoux; une voix intérieure me dit alors : *Voilà l'homme de ton choix!* Hier, mes yeux s'étaient à peine fermés sur ma couche trempée de larmes, que mon père m'apparût, *dors mon enfant*, me dit-il, *repose en paix, ton père te sera rendu.* Je dormis et ne me réveillai qu'au grand jour.

— Et tu crois à ces vains rêves, d'une imagination maladive?... Tu crois...

— Je crois que nul être vivant ne saurait échapper à sa destinée, si Gérôme Groslot doit mourir dans les bras de ses enfans, aucune puissance humaine ne pourra lui faire terminer sa carrière sur l'échafaud.

Lamothe écoutait Anna avec surprise et douleur, jamais leurs opinions n'avaient tant différé; mais il se rappela les paroles de Groslot: — O! mon Dieu se dit-il, tu as pitié de tous ceux qui croient en toi! A moi aussi pardonne, si je suis dans l'erreur, puis conduisant Anna à la fenêtre, tu vois d'ici cette croix sur la coupole de la cathédrale, éclairée par les derniers rayons du soleil, tu peux même entendre d'ici les chants religieux qui s'y

élèvent au ciel, c'est vers ce sanctuaire consacré à notre culte que mon âme se sent entraînée, tandis que tu porteras tes pas vers ce temple modeste, dépouillé de tout ornement superflu, nous y prierons Dieu chacun à notre manière, suis la route que ta conscience te trace, laisse-moi aller à la mienne, et par des sentiers divers nous arriverons au même but; ton père l'a dit, et je ne cesserai de le répéter: *Que nos croyances ne séparent jamais deux cœurs créés pour s'aimer....* Dieu sera ton juge et le mien: je te quitte, ma chère Anna, pour aller recueillir de nouvelles informations.

Le tumulte avait cessé, les rues étaient désertes et silencieuses; retiré chez soi, chacun se livrait en secret aux plus consolantes espérances, la garde avait été dou-

blée à la demeure royale et à la prison du prince, les pas retentissans des patrouilles qui se succédaient, étaient le seul bruit qui se fît entendre, le farouche Richelieu venait de dissiper le dernier attroupement d'une foule que la curiosité avait rassemblée.

Appuyé contre l'échafaud, Lamothe parcourait de l'œil la façade de la maison Groslot, où le matin encore les courtisans se pavanaient aux fenêtres, maintenant tout y était morne et solitaire; à tout cet éclat, à toute cette splendeur, à tous ces accens joyeux avait succédé le silence de la mort. C'est Dieu lui-même qui a jugé, murmurait le prévôt, et non pas vous, faibles créatures que le moindre souffle peut faire disparaître. Oui, Dieu a jugé!.... Et l'hérétique a trouvé grâce devant lui....

Il frémit involontairement en prononçant ces dernières paroles, ses yeux se reportèrent sur l'échafaud, puis se retournant vers la maison Groslot, il aperçut à une fenêtre qu'il connaissait bien, c'était celle de la chambre d'Anna, il y apercut une couronne de lière, et devant cette couronne, dans un vase, une rose épanouie, chose rare dans cette saison, *amour fidèle!* s'écria-t-il en s'oubliant, *constance à toute épreuve !*

— Resterez-vous encore long-temps ici, à vous parler à vous-même, lui demanda un soldat, en le tirant par son manteau?

Lamothe, surpris, le regardait sans répondre.

— Retirez-vous, ou je vous conduits au corps-de-garde !

— Depuis quand ne m'est-il plus permis de m'arrêter devant ma maison? demanda Lamothe au capitaine Richelieu attiré par le bruit.

— Votre maison! qui êtes-vous?

— Lamothe, prévôt d'Orléans.

— Vous arrivez tout à propos pour m'éviter la peine d'aller vous chercher, je vous arrête!

— M'arrêter, par quel motif?

— Cela ne me regarde pas, j'ai mes ordres, suffit.

Lamothe porta la main à la garde de son épée.

— Allez vous faire l'enfant! à moi soldats!... empoignez-moi cet homme, qu'on le conduise à la Tour.

Toute résistance devenait inutile.

XIV

Lorsque le roi sortit de son long évanouissement, sa première question fut : — Si l'exécution du bailli avait eu lieu ? Sur la réponse négative, on s'attendait à le voir s'emporter, il n'en fut rien ; il ne donna

aucun signe ni d'approbation, ni d'improbation. — Il prit son bréviaire qu'il referma presque aussitôt, en se plaignant de douleurs aiguës à la tête ; il eut un redoublement de fièvre : la jeune reine ne quitta pas sa chambre. — Le lendemain, les médecins déclarèrent que le roi était en danger.

Cette déclaration unanime fit une vive sensation, sa mort changeait nécessairement la face des choses. — Charles d'Orléans, son frère, un enfant de dix ans, était son successeur. — On ne savait pas lequel, ou de la reine-mère, ou du roi de Navarre, comme premier prince du sang, aurait la régence. — Les Guises perdaient leur influence ; les Bourbons, et avec eux les Montmorency, se retrouvaient au timon de l'État.

On vit alors le cardinal de Lorraine, qui d'ordinaire tremblait au moindre danger, conserver toute sa présence d'esprit, et mettre en œuvre, avec un sang-froid qu'on ne lui soupçonnait pas, toutes les ressources qui restaient à sa disposition; il savait que la reine-mère n'était rien moins que portée en sa faveur, et cependant, ce fut par elle qu'il essaya d'atteindre le but qu'il se proposait. — Il sollicita et obtint une audience particulière, et avec ce ton d'une intime conviction, dont il savait toujours à propos faire usage, il lui représenta que si, à la mort du roi, la régence tombait aux mains du roi de Navarre, ni lui, ni les Bourbons ne pardonneraient jamais la sentence prononcée contre le prince de Condé, ni toutes les vexations qu'on leur avait fait éprouver pendant le règne du roi actuel; qu'elle-même serait la victime

de la haine de François contre les Bourbons, lors même qu'elle ne l'aurait pas partagée, qu'on ne lui tiendrait aucun compte de ce qu'elle aurait fait pour la délivrance du prince, qu'en un mot, les Bourbons brûlant de se venger, ne manqueraient pas de le faire aussitôt qu'ils en auraient le pouvoir; qu'il ne restait qu'un moyen de salut, — exécuter sur l'heure la sentence de Condé, arrêter le roi de Navarre, et profiter des derniers instans du roi pour lui faire également son procès. — Les Guises, ajouta-t-il, sont à vous, et leur entier dévoûment vous prouvera qu'ils sauraient répandre pour vous jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Catherine ne savait à quel parti s'arrêter. Le médecin du roi venait de lui déclarer en confidence, que le trépan deve-

nait indispensable, et que probablement le malade n'aurait pas la force de supporter cette douloureuse opération. — Elle craignait les Guises, leur influence, et le grand nombre de leurs partisans; d'un autre côté, elle ne pouvait trop accorder sa confiance aux Bourbons, au connétable surtout, que depuis quelque temps elle avait totalement négligé. — Elle s'était, il est vrai, ouvertement opposée à l'exécution de la sentence contre Condé et Groslot, et avait menacé de sa disgrâce quiconque oserait, avant l'entier rétablissement du roi, en renouveller la proposition; mais le secret motif de cette conduite était aussi bien connu des Bourbons que d'elle-même..... Pourrait-il, d'après cela, y avoir jamais une réconciliation sincère entre elle et eux?... N'osant encore se décider, elle fit au cardinal une réponse vague, in-

signifiante, et demanda jusqu'au lendemain pour faire ses réflexions.

A peine le cardinal s'était-il éloigné, qu'elle fit appeler le chancelier de L'Hôpital, et lui ouvrit son cœur sans réserve. — Ce fut une heureuse pensée. — Il frémit d'indignation en apprenant l'atroce proposition du cardinal. — Ce serait, dit-il, la plus révoltante injustice que de sévir de la sorte contre un prince auquel l'on n'a d'autre reproche à faire que d'avoir un frère qui, lui-même peut-être, est plus malheureux que coupable. Votre devoir, autant que votre intérêt personnel, doit décider votre Majesté à protéger le sang de nos rois, et à ne pas le sacrifier à l'étranger. — La guerre civile deviendrait inévitable. La France entière tient en cet instant les yeux fixés sur la mère du roi

mourant; elle nous est connue par sa tendresse pour ses enfans, et la haute sagesse des conseils qu'elle a su leur donner. Sa gloire doit consister à ne pas tromper nos espérances et à conserver à la patrie ses véritables défenseurs... Oui, madame, il faut que vous sachiez mépriser toutes ces basses intrigues de cour; il faut que vous prouviez à tout le monde, par vos propres actions, que nous n'avons tous qu'un seul maître, et que la plus scrupuleuse exactitude à remplir nos devoirs envers son auguste personne, est le seul moyen d'obtenir votre bienveillance.

La duchesse de Montpensier qui survint, appuya les sages remontrances du chancelier; elle sut, mieux que lui encore, toucher l'endroit sensible. — Antoine de Bourbon, dit-elle, le plus indolent, le plus

apathique des hommes renoncera bien volontiers en votre faveur à la régence du royaume, pourvu que sa supériorité sur les Guises lui soit assurée.

De ce moment, la résolution de Catherine fut irrévocablement prise, — résolution qui sauva la vie des Bourbons, et calma les esprits; mais qui devint en même temps la source de toutes les calamités qui conduisirent plus tard la France à deux doigts de sa perte.

Catherine s'était décidée à prendre en main les rênes de l'État, — la réconciliation des factions ne devait cependant être qu'apparente. — Elle se réservait un jeu de bascule, au moyen duquel elle les primait l'une et l'autre. — Elle sacrifia, par suite de son système, à son insatiable am-

bition le repos de la France, le bonheur de ses enfans, et alluma un incendie qu'elle-même n'eût plus été capable d'éteindre.

XV

Cependant la pauvre Anna attendait avec une anxiété toujours croissante le retour de Lamothe. — Vingt-quatre heures s'étaient écoulées dans cette pénible attente; sa mère partageait ses vives in-

quiétudes; le vénérable Sévin, triste et pensif, était incapable de leur offrir des motifs de rassurance et de consolation. Poltrot, ce même gentilhomme poitevin, qui avait accompagné Anna et le prévôt dans le souterrain, vint enfin la trouver. Elle était en ce moment seule dans la chambre commune. — Armez-vous de tout votre courage, lui dit-il, car j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Le cardinal a fait arrêter le prévôt, et l'on ignore encore par quel motif. — Une rixe avec Richelieu en est le prétexte. — Il est retenu prisonnier dans sa propre maison... Je viens maintenant vous demander si vous reconnaîtriez encore les localités, le chemin que Lamothe vous a fait parcourir pour arriver jusqu'à votre père? J'ai lieu de croire que sa prison n'est pas éloignée de la sienne.

— Oui, dit Anna, j'ose espérer que ma mémoire me sera fidèle. — Il faut tout tenter pour le sauver.

— En ce cas, tenez-vous prête. — Lorsque minuit aura sonné à l'horloge des Jacobins, je serai à votre porte; mais gardez le secret le plus profond sur notre périlleuse entreprise; surtout, n'en parlez pas ni à votre mère, ni à M. Sevin.

Anna le promit. — A l'heure fixée, elle jeta son manteau sur ses épaules, et se glissa hors de la maison. — Poltrot était déjà à son poste. Ils ne tardèrent pas à arriver dans le jardin de Lamothe. Ils s'arrêtèrent, comme la première fois, devant l'érable. La nuit était belle, le ciel sans nuages, la lune dans tout son éclat.

— Dépêchons-nous, dit Anna, levez la dalle!

— Un moment! laissez-moi d'abord m'assurer que nous n'avons rien à craindre; nous ne pouvons prendre trop de précautions... — Il se glissa le long du mur, observant de tous côtés; bientôt il disparut aux yeux de la tremblante Anna. L'instant d'après, elle le vit revenir : — Fuyons! fuyons! lui dit-il en l'entraînant, nous sommes trahis! — Au moment où il ouvrait la petite porte, des hommes armés les entourèrent. Anna, couverte d'un voile épais, la bouche fermée par un mouchoir fortement lié, fut soulevée et emportée. — Ce ne fut qu'après une course longue et pénible qu'on la remit sur ses pieds. Elle entendait que l'on se parlait tout bas; un bruit de chaînes et de verroux lui fit comprendre que c'était une des portes de la ville qu'on ouvrait. Ils avaient à peine fait quelques pas, qu'elle fut sou-

levée de nouveau, et placée dans une voiture qui partit avec la plus grande rapidité. Alors on détacha le mouchoir, on lui laissa rejeter le voile en arrière. La lune avait disparu, l'obscurité était devenue plus profonde; Anna fit quelques questions, personne ne lui répondit. Une fois seulement, elle crut avoir entendu l'homme, assis à ses côtés, lui dire: *Prenez courage!* — En vain elle cherchait à s'orienter. Quelques cavaliers escortaient la voiture; les chemins étaient mauvais, la pluie les avait rendus presque impraticables; on avançait lentement. Enfin le crépuscule d'une matinée froide et humide lui laissa voir qu'ils traversaient une épaisse forêt. Ses premiers regards se portèrent ensuite sur son voisin, — c'était Poltrot! et vis-à-vis, une figure hideuse, infernale, qui, avec un affreux sourire,

fixait sur elle un œil louche et terne, l'autre était couvert d'un bandeau noir.

— Vous ici, dit Anna, en jetant sur Poltrot un regard de mépris! Vous, revêtu des couleurs de la livrée des Guises? — Poltrot ne répondit pas; il avait tourné la tête vers le soleil levant. — Où me conduisez-vous, traître? — Toujours même silence.

— Au nom de cet ami qui reçut vos sermens dans cette nuit mémorable, je vous adjure de m'apprendre où vous prétendez me conduire? — Poltrot devint inquiet, dans un instant où son compagnon avait mis la tête à la portière, il fit un signe à Anna, qu'elle ne comprit pas.

— Que veut dire ceci! s'écrie l'homme au bandeau, Poltrot! Une troupe d'hom-

mes armés s'avance de ce côté. Tout en parlant, il s'était élancé de la voiture, et demandait son cheval.

— Ce seront de nos gens, répondit Poltrot, en descendant également, et se tournant rapidement vers Anna, il lui dit: *je tiendrai mon serment.*

La voiture s'était arrêtée. Les cavaliers avançaient toujours, et l'instant d'après d'autres hommes armés sortirent par derrière de la forêt, et se rangèrent sur le chemin.

— Monsieur de Sainte-Croix, cria Poltrot, vous devez reconnaître la couleur?

— Non; je crois même qu'ils n'en portent aucune.

— Voilà qui est étrange; la troupe qui

vient à notre rencontre, s'est arrêtée. — Ceux qui arrivent par derrière, s'avancent au grand trot de leurs chevaux...

— Ils portent des écharpes noires. A qui peuvent-ils appartenir? dit Sainte-Croix.

—Dans tous les cas; il faut réunir notre monde; et si l'on nous attaque, faire bonne défense. — Vous, Sainte-Croix, prendrez les six hommes de la compagnie de Sausais, pour faire face aux arrivans; tandis que je vais avec ces fidèles serviteurs de monseigneur, au-devant de l'autre troupe.

— Vous plaisantez, dit Sainte-Croix, nous sommes à peine une vingtaine. — Ils sont trois fois plus forts que nous, sans compter les arquebusiers.

Plutôt mourir! s'écrie Poltrot, avec em-

phase, que de leur abandonner la dame qui nous est confiée !...

La troupe arrêtée se remettait en mouvement.

— Perclinaux, dit Poltrot à l'un des siens, es-tu décidé à te défendre jusqu'à la dernière goutte de ton sang?

— Contre tout ce monde? non parbleu! répondit le valet de chambre de son éminence; dix contre un! Pas si fou!

—Eh bien donc, à la garde de Dieu, en avant!... Que nous sert d'attendre ici? si ce sont des ennemis, nous ne pouvons leur échapper et c'est vous, monsieur de Sainte-Croix, et tous ces lâches, que j'en rends responsable.

Aussitôt que la voiture se remit en

marche, la troupe sortie de la forêt reprit le trot. — Il était clair qu'elle s'entendait avec l'autre. — La voiture une fois cernée, le commandant s'approcha, et pria Anna de descendre.

— De quel droit, dit Poltrot, venez-vous inviter la dame que nous avons l'honneur d'escorter, de quitter sa voiture?

— D'un meilleur droit que le vôtre, qui l'avez contrainte d'y monter. — Puis, il ajouta en riant. — Oh! messieurs de Guise, vous nous la baillez belle!... Ou vous nous céderez de bon gré la dame, ou les armes vont décider à qui elle doit appartenir...

— Qui êtes-vous donc? demanda Sainte-Croix, cherchant à prendre un ton imposant; qui êtes-vous, pour oser faire sur la

grande route pareille insulte aux respectables couleurs que nous portons?

— Les respecte qui voudra. — Nous sommes des *chevaliers errans,* et en cette qualité nous devons appui et protection aux dames. — Puis, descendant de son cheval, et pendant que ses cavaliers mettaient leurs lances en arrêt, et que les arquebusiers secouaient leurs mêches, il ouvrit la portière, aida Anna à descendre et à monter sur une hacquenée, amenée sans doute à dessein. — Sainte-Croix, écumait de rage, Poltrot en faisait le semblant. — Mais il n'y avait aucune résistance à opposer.

— Chevalier de *Mort joyeuse!* cria le commandant, au chef de l'autre troupe; je vous laisse soixante hommes; tenez encore pendant quelque temps compagnie

à ces beaux messieurs. — Vous savez où nous nous retrouverons !

Il dit, et saisissant les rênes de la hacquenée, il remonta sur son palefroi, et s'enfonça dans la forêt. — Anna pâle et tremblante croyait rêver.

Sainte-Croix, Poltrot, et leurs gens, restèrent une heure entière prisonniers sur la grande route. — Puis, le chef de la troupe les saluant, par dérision, de son épée, leur donna, en éclatant de rire, la permission de s'éloigner.

Cependant, Anna et son conducteur s'enfonçaient de plus en plus dans la forêt. — Le chevalier lui ayant dit qu'elle n'était entourée que des amis de son père, la pauvre enfant était déjà moins tremblante. — mais sur toutes les autres ques-

tions qu'elle se hasarda de lui faire, le chevalier garda le silence.

On s'arrêta devant la cabane d'un bucheron, où tout parut avoir été disposé d'avance; mais ce qui fit le plus de plaisir à Anna, fut la présence d'une jeune fille, d'une figure agréable et prévenante chargée de la servir. — Sur ces entrefaites, ceux commis à la garde des gens aux couleurs des Guises, étaient revenus. — On ne tarda pas à se remettre en route; Anna, qui ne se trouvait plus seule au milieu de ces hommes armés, recouvrait insensiblement toute son assurance.

A l'heure de midi, on fit une nouvelle halte; la forêt commençait à s'éclaircir, et après quelques heures de marche, on se trouva en rase campagne sur les bords d'une petite rivière; cette contrée était en-

tièrement inconnue à la fille de Groslot, qui tout récemment de retour de la Rochelle, n'était presque pas sortie de la maison paternelle, et jamais des murs d'Orléans. — Elle n'osait plus faire de questions à son conducteur. — A la nuit tombante la troupe s'arrêta devant une maison isolée. — Une vieille femme en ouvrit la porte. — Elle fit une profonde révérence à Anna, lui baisa respectueusement la main, et la conduisit dans une chambre préparée pour la recevoir. — Anna était restée seule avec sa jeune et gentille suivante; son escorte s'était dispersée; quelques hommes seulement avaient pris poste dans un bâtiment extérieur.

La bonne vieille était très-affable, très-causeuse, Anna espérait en tirer quelques

renseignemens, surtout apprendre d'elle le nom de son libérateur. — Elle fut encore une fois trompée dans son attente.

— Rassurez-vous, mademoiselle, lui répondit-elle, vous êtes en bonne main; c'est tout ce que je puis dire. Puis prenant son livre de cantiques. — Nous allons, sous votre bon plaisir, faire notre prière du soir, il est temps de vous reposer; car avant la fin de la nuit, il faudra repartir.

— Et où allons-nous? demanda Anna.

— Au lieu de votre destination, répondit la vieille, en se redressant avec gravité.

Anna suivit le conseil qui venait de lui être donné, et ne tarda pas à s'endormir. — Mais son sommeil fut de courte durée. — Sa petite suivante vint la réveiller, et

lorsqu'elle eût achevée sa toilette, son libérateur se fit annoncer.

— Mademoiselle, lui dit-il, après un salut respectueux, je dois, avant departir, vous faire faire une promesse solennelle...

— Laquelle? demanda Anna effrayée.

— Celle de ne pas vous faire reconnaître; et, quoiqu'il puisse arriver, de ne jamais convenir que vous êtes la fille du bailli d'Orléans. — Un pareil aveu serait votre perte et la nôtre. — De ce moment vous êtes sensée faire partie de la suite de madame la maréchale de la Vieille-Ville, dont nous portons momentanément les couleurs. — Nous allons traverser une ville qui se trouve au pouvoir de nos ennemis. — Il faut de toute nécessité que vous me fassiez cette promesse...

Anna fit sans hésiter ce que le chevalier exigeait d'elle, et monta avec sa suivante dans une voiture qui n'était rien moins que commode; elle ressemblait à ces fourgons qui servaient à charger les batteries de cuisine, et autres gros bagages, que les grands seigneurs en ce temps là faisaient traîner à leur suite. — Elles passèrent le pont de la petite rivière, n'ayant que six hommes pour les escorter.

— Où sont donc restés tous les autres? demanda Anna à sa compagne.

— Ils ne sont pas loin, tous prêts à voler à notre défense en cas de besoin. Ne craignez rien, à moins d'une heure nous serons arrivées.

La nuit était devenue très obscure; le ciel, couvert de nuages, menaçait de pleu-

voir; on avançait lentement sur un chemin raboteux et plein d'ornières ; enfin la voiture arrêta, une troupe de gens armés vint à sa rencontre. La pauvre Anna était glacée d'effroi; le chevalier s'approcha de la portière.

— Au revoir, mademoiselle! daignerez-vous m'octroyer un gage de souvenance?

— Je n'ose, répondit Anna; une fiancée ne peut se le permettre; mais si nous nous retrouvons, comme je l'espère un jour, à Orléans, mon futur époux m'en donnera la permission.

— Oui, Louis de Lamothe-Velay vous le permettra. Et il remit son cheval au galop.

— Maintenant, mademoiselle, lui dit la

suivante, vous devez vous armer de tout votre courage ; rappelez-vous surtout la promesse que vous avez faite au chevalier.

On venait de frapper à la porte de la ville.

— Qui vive ! demanda une voix dans l'intérieur.

— De la suite de madame la maréchale de la Vieille-Ville, répondit un cavalier.

— Combien êtes-vous ?

— Six cavaliers et deux femmes dans le fourgon.

— Aurez-vous bientôt fini, avec toutes vos questions ? cria une voix glapissante. Madame la maréchale attend ses femmes avec impatience. Allons, ouvrez, et que l'on se dépêche !

— Un instant, donc! ma consigne est sévère! répondit la voix qui avait fait la première question. L'officier de garde se présenta, son esponton à la main, et, suivi d'un arquebusier qui portait une lanterne: — Un, deux, trois, quatre, cinq, six; c'est juste. Puis, prenant la lanterne, il s'approcha du fourgon et éclaira dans l'intérieur. — Celle qui se tapit là-bas dans le coin... tiens, je crois la reconnaître. Eh oui! je l'ai vue quelque part...

— Dépêchez-vous donc! il fait froid, dit un des cavaliers, et l'on ne paraît pas fort curieux de renouveler connaissance avec vous.

— Qui êtes-vous? demanda le curieux.

— Je me nomme Jacqueline Brunet, répondit la petite suivante.

— Ce n'est pas à vous, c'est à votre camarade que je m'adresse.

— Je suis Marie Beaupré, répondit Anna avec assurance, et j'ose espérer que vous cesserez enfin de nous arrêter.

— Je l'espère aussi, reprit la voix glapissante. Si vous ne faites ouvrir sur-le-champ, je vais porter plainte à M. le maréchal, et vous savez qu'il ne plaisante pas.

— Doucement, monsieur le valet de chambre ; ne nous échauffons pas !

La porte s'ouvrit, et le fourgon passa sous une voûte longue et sinueuse.— C'est singulier, dit Anna ; on dirait que nous entrons à Orléans par la porte Saint-Jean !

La suivante ne répondit pas, et bientôt le fourgon s'arrêta.

— Ayez la complaisance de descendre au plus vîte ! C'était encore la voix de son chevalier qu'Anna croyait bien loin. Anna accepta son bras ; la suivante et deux hommes marchaient derrière eux.

Après avoir parcouru plusieurs petites ruelles, ils s'arrêtèrent à une porte pratiquée dans un mur très élevé. L'homme à la voix criarde les y reçut ; le chevalier prit congé. Anna fut obligée de donner la main à son nouveau conducteur, tant l'obscurité était grande. Après avoir marché quelque temps, il siffla. — Prenez garde, dit-il, il y a deux marches à monter. Une seconde porte s'était ouverte ; le petit homme tira une lanterne sourde

de dessous son manteau, alluma deux bougies placées sur une table, salua et disparut.

Anna promena autour d'elle un regard étonné; la chambre dans laquelle elle se trouvait transportée comme par enchantement, était meublée avec élégance; mais les fenêtres, garnies d'épais volets, étaient fermées avec des cadenas. En un instant, Jacqueline eut rassemblé tout ce qu'il fallait pour faire coucher sa jeune maîtresse : cette fille était là comme chez elle...

XVI

Pendant que la fille du bailli courait ainsi les aventures, tout était en mouvement dans Orléans; la maladie du roi acquérait chaque jour plus de gravité. Catherine avait fait sa paix avec le roi de

Navarre; déjà la tourbe des baladins et bouffons de cour s'éloignait insensiblement des Guises, et le connétable s'approchait à petites journées. Groslot, dont le stoïcisme avait été ébranlé aux approches de l'échafaud, était tombé malade; Catherine, qui déjà exerçait une pleine autorité, permit qu'il fut transporté chez son beau-père, où il devait cependant toujours encore rester prisonnier. Comme le cœur battait au vénérable bailli, lorsque les porteurs s'arrêtèrent devant la maison de Sévin!

Sévin, ce vieillard otogénaire, le reçut aux pieds de l'escalier, mais sans proférer une seule parole, et les yeux tristement fixés en terre. Groslot monta dans la chambre de son épouse; de son lit, elle lui tendit la main, en disant: « Ah! Jérôme! où est notre fille? »

— Depuis hier elle a disparu, continua Sévin; personne ne sait où elle est allée; la porte de la maison s'est trouvée ouverte; celle de sa chambre l'était aussi.

— Et Lamothe! où est-il? demanda Groslot.

— En prison dans la Tour... Il s'était, dit-on, pris de querelle avec Richelieu, qui l'a fait arrêter.

— Il se machine, je le vois, encore quelque nouvelle trame, dit Groslot. Anna aurait-elle été à la cour? Y a-t-elle parlé à quelqu'un?

— Elle y est allée se jeter aux pieds des deux reines... répondit Sévin.

— N'a-t-elle nommé aucune des per-

sonnes auxquelles il lui a fallu s'adresser, ou qui se sont particulièrement occupées d'elle ?

— Elle a aussi parlé au cardinal de Lorraine.

— C'en est assez... Maintenant, je devine ! Mais ma fille a dû s'adresser aux dames de la reine ; aucune d'elles...

— Isabelle de Limeuil, interrompit son épouse, lui a témoigné beaucoup d'intérêt.

— Bien ! Isabelle de Limeuil est des nôtre ; tu es malade, je suis prisonnier, Lamothe est dans la Tour ; il n'y a donc ici que vous, père Sévin, qui puissiez entreprendre ce pèlerinage. Vous allez vous

rendre chez Isabelle de Limeuil ; vous lui ferez part de la disparition d'Anna, vous ne lui cacherez pas mes soupçons sur le cardinal, et vous la prierez d'intercéder en notre faveur près de la reine-mère.

Sévin allait répondre, lorsqu'un serviteur apporta une lettre qn'un inconnu venait de lui remettre ; Jacqueline l'ouvrit d'une main tremblante; elle ne contenait que ce peu de lignes :

« Respectable dame ! que vos larmes
« cessent de couler ; votre fille est en
« bonnes mains, vos amis la protègent.
« Elle ne peut encore reparaître; mais
« prenez confiance en Dieu, il ne nous
« abandonnera pas. »

Groslot secoua la tête après avoir lu cette lettre. — Il faut vous hâter, mon père, dit-il; ce message est peut-être un piège; on veut nous empêcher de faire des recherches. Un noble cœur ne craint pas la lumière, et pourquoi Anna se cacherait-elle?

Sévin partit. Arrivé aux portes de la maison de son gendre, il s'adressa à la garde, demandant à parler à mademoiselle de Limeuil; on lui rit au nez en lui disant: Ce ne sont pas aux barbons de votre espèce que les gentilles dames de la reine veulent avoir affaire. Vous n'entrerez pas... retirez-vous! — L'amiral Coligny passait en cet instant; Sévin, qui le connaissait, lui adressa la parole: — C'est vous, Sévin, lui dit l'amiral; et que venez-vous chercher ici? — Je voulais parler à

mademoiselle de Limeuil; mais si vous daignez m'écouter, je pourrais bien m'en dispenser. — L'amiral, d'un geste, fit éloigner les curieux, et Sévin lui ouvrit son cœur sans réserve. Après avoir expliqué la disparition d'Anna, il lui parla de l'arrestation de Lamothe, et finit par le supplier de s'intéresser à tous les deux.

— Je vais remonter chez la reine, répondit l'amiral, et lui parler du prévôt. Quant à la fille de Groslot, vous pouvez vous tranquilliser. Dites, de ma part, à sa mère, qu'elle est plus en sûreté là où elle se trouve, que chez elle. C'est moi qui en réponds. Que l'on se garde de faire aucune démarche; tout s'expliquera lorsqu'il en sera temps... Au revoir!

Sévin s'éloignait. — Un mot encore, lui

cria Coligny en revenant sur ses pas; je viens de faire une réflexion. Votre Lamothe est une tête chaude. Fiancé d'Anna, il pourrait, sourd à nos représentations, commettre quelque imprudence; il vaut mieux qu'il reste encore en prison, où je vous ferai donner la permission de l'aller voir... adieu! — Il serra la main au vieillard, qui retourna tout joyeux porter aux siens ces paroles consolantes.

XVII

Des semaines entières s'étaient écoulées; les médecins avaient épuisé toutes les ressources de leur art, et n'espéraient plus que dans les vains efforts d'une nature impuissante. François faisait vœu

d'exterminer jusqu'au dernier rejeton des huguenots, si Dieu lui faisait la grâce de lui rendre la santé. La jeune reine ne le quittait plus; elle ne l'avait jamais aimé, et remplissait avec résignation un devoir pénible. Si Marie d'Écosse était toujours restée ce que fut alors Marie de France, sa belle tête ne serait pas tombée sous la hache du bourreau. Un bien triste avenir s'ouvrit devant elle. L'affection que lui portait la nation était trop vive, trop hautement exprimée, pour que sa rivale, Catherine de Médicis, la souffrît à ses côtés. Il lui fallait retourner dans ses montagnes, cette idée la faisait frissonner, et de sinistres pressentimens commençaient déjà son supplice de tous les jours.

Nous avons laissé Anna dans cette chambre où elle avait été mystérieuse-

ment conduite; Jacqueline, qu'elle ne cessait de questionner, s'obstinait à ne pas satisfaire son inquiète curiosité; la lecture occupait ses longs loisirs.

Un soir, Jacqueline ouvrit la porte à une dame qui venait prier Anna de la suivre. Elles traversèrent une longue suite de chambres richement décorées et soigneusement éclairées, jusqu'à un cabinet où Anna fut priée d'attendre. Tout ce qui s'offrait à ses regards annonçait la richesse et la magnificence du propriétaire; mais pas un serviteur ne s'était encore montré. Cette somptueuse habitation semblait entièrement déserte. Effrayée de ce profond silence, la pauvre enfant commençait à avoir de sérieuses inquiétudes, de noirs soupçons s'élevaient dans son âme, lorsqu'une autre dame sortit d'une pièce atte-

nante, et vint à elle le sourire sur les lèvres et en lui tendant la main. Elle était en habits de deuil, ses traits, flétris par les années, attestaient cependant qu'elle avait dû autrefois être d'une beauté remarquable. Anna, frappée de son air de grandeur et de dignité, était interdite et tremblante; mais les paroles pleines de douceur que la dame lui adressa, en la faisant asseoir à son côté, la tranquillisèrent insensiblement. Leur conversation devint de plus en plus intime, mais ce ne fut que lorsque la dame inconnue l'engagea à écrire elle-même à sa mère, en lui promettant que sa lettre lui parviendrait dès le lendemain, qu'Anna, rassurée, lui ouvrit entièrement son cœur.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Le 5 décembre, vers l'heure de midi, Anna s'a-

perçut d'un mouvement extraordinaire dans toute la maison; mais comme ce bruit inaccoutumé cessa l'instant d'après, et que rien ne fut changé dans ses habitudes, elle ne s'en occupa plus. Le soir on vînt, comme de coutume, la prendre pour la conduire dans le cabinet de sa protectrice qu'elle trouva achevant une lecture pieuse commencée la veille.

— Aujourd'hui, ma chère enfant, lui dit la dame, nous ne nous occuperons pas des choses de ce monde; nos âmes, en ce moment solennel, doivent s'élever vers Dieu pour implorer sa miséricorde!

Le tintement lent et prolongé des cloches venait de se faire entendre. La dame tomba à genoux, Anna suivit son exemple. Elle priait pour son père, pour Lamothe;

tout-à-coup, la porte s'ouvrit avec fracas, et un étranger, sans se faire annoncer, se précipite dans le cabinet en s'écriant : *Il n'est plus !*

— Que Dieu lui fasse grâce, qu'il ait pitié de lui ! dit la dame se relevant ; à lui qui n'eut jamais pitié de personne !... Anna Groslot, le roi est mort... Vous voyez devant vous la malheureuse princesse de Condé, dont Dieu a enfin exaucé les ferventes prières. Cette mort rend la vie à votre père, à mon époux... Remerciez-en notre Souverain-Juge, et que son saint nom soit béni !

Anna se prosterna devant la princesse, et des larmes de joie tombèrent sur la main qu'elle pressait sur ses lèvres.

— Relevez-vous, Anna! Je savais tout ce que votre père souffrait pour être resté fidèle à mon époux et à notre croyance; il était de mon devoir de prendre sa fille sous ma protection. C'est à moi, mais surtout à l'amiral de Coligny, que vous devez votre délivrance des mains du cardinal de Lorraine.

— Eh quoi! c'était son éminence......

— Plus tard vous saurez tout... Je ne veux pas retarder l'instant qui vous remettra dans les bras des auteurs de vos jours. Allez, mon enfant, ma voiture vous attend. — Vous êtes à Orléans, et il n'y a pas loin de la rue des Carmes à celle du Bourrier. Que le ciel vous protège!

Comme le cœur de la pauvre Anna battait, en approchant de la maison de son aïeul! En voyant toute sa famille en

prières, elle voulut aussi s'agenouiller; mais la nature l'emporta. Un cri, échappé de sa poitrine, trahit sa présence. On n'eut que le temps de la faire asseoir : elle allait perdre connaissance.

— Vous revoilà donc enfin tous réunis autour de moi! dit Groslot; et ses yeux, baignés de larmes, s'élevaient vers le ciel. J'ai cessé de trembler pour vos jours, pour ceux de nos frères. Le règne des Guises est passé; la reine-mère elle-même, dans cette lettre qui m'annonce ma mise en liberté, m'en donne l'assurance... Oui, nous voilà tous réunis pour ne plus nous séparer...

— Tous! répéta Anna en jetant autour d'elle un regard inquiet.

— Oui, tous! s'écrie Lamothe en pres-

sant Anna dans ses bras. — Personne ne l'avait vu entrer.

Anna voulut lui faire le récit de sa promenade aventureuse.

— Je sais tout, interrompit le prévôt, plus même que vous ne pouvez savoir. — C'est Poltrot lui-même qui m'a tout appris.

— Poltrot! ce traître! dit Anna!

— Jamais il n'a donné une plus grande preuve de fidélité... Il entrait dans le plan de l'amiral Coligny d'avoir près des Guises une personne qui lui fût dévouée. Il choisit Poltrot dont il connaissait la rare sagacité, le sang-froid et le courage à toute épreuve. Le cardinal avait formé le projet de faire enlever Anna, l'adroit Poltrot sut

s'en faire donner la commission. L'amiral, instruit par lui, prit ses mesures en conséquence. Ce fut par son ordre que le chevalier d'Aubricourt vous conduisit chez madame la princesse de Condé qui vous attendait. — Poltrot reste pour le moment au service des Guises, notre intérêt l'exige. Quant à moi, j'ai juré haine aux vautours de Lorraine, aussi long-temps que mon cœur battra pour Anna, c'est-à-dire pour la vie. — Puis après un moment de silence, il ajouta : Cependant je resterai fidèle à la croyance de mes pères. Je connais vos nobles sentimens ; — il s'adressait à Groslot — vous ne voudriez pas refuser la main de votre fille à l'homme de son choix, à l'homme qui combattra jusqu'à son dernier soupir pour les Bourbons ; mais auquel sa conscience prescrit d'aller à la messe.

Groslot, pour toute réponse, mit la main de sa fille dans celle du prévôt, et leur donna sa bénédiction paternelle, sans avoir égard aux signes de mécontentement de l'aïeul.

A peu de jours de là, l'heureux couple fut uni, Isabelle de Limeuil attacha la couronne virginale sur le front d'Anna et la conduisit au pied de l'autel; et le chevalier d'Aubricourt ne manqua pas de venir requérir de la jeune mariée le gage de *souvenance* qu'elle lui avait promis à la Porte Saint-Jean.

FIN.

BARON DE BILDERBECK.

